

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50. Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 35.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 5 centins. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 14 SEPTEMBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Etat sanitaire de la Cité de Montréal, par G. E. D.—Revue Européenne, par P. C.—L'abonnement.—Bibliographie.—Les aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite).—Incendie de Saint-Hyacinthe.—Nos gravures: François de Borgia devant le cerueil d'Isabelle de Portugal, par Adrien Dezamy; La tétrologie de Wagner, par E. G.—Historique du chemin de fer intercolonial, par B. (suite).—Excursion à New-York sous le patronage de la Société Saint-Jean-Baptiste et de l'Union Saint-Joseph de Montréal; Statue Lafayette.—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Poésie: Par un soleil d'été, par Edouard Huot.—Littérature canadienne: Le roi des étudiants, par Vincetas-Eugène Dick (suite).—Nouvelles générales: Québec, Saint-Hyacinthe, Egypte, Chine, Orient.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES: Gravures qui accompagnent le texte des aventures du capitaine Hatteras; Richard Wagner et ses principaux artistes; Le théâtre de Wagner à Bayreuth, vue extérieure; François de Borgia devant le cerueil d'Isabelle de Portugal; Philadelphie: Intérieur du palais de l'Agriculture.

ÉTAT SANITAIRE DE LA CITE DE MONTRÉAL

M. le Dr. A. B. LaRocque, officier de santé, a présenté un rapport très-complet sur ce sujet si important. Le travail du savant docteur est une étude sérieuse, dans laquelle il ne se contente pas de classer les décès, d'enregistrer la proportion des mortalités, de rechercher les causes qui provoquent les maladies, mais, de plus, offre au public des considérations précieuses sur l'avenir de la race Canadienne-française, et sur le sort des enfants trouvés. Ce rapport mérite d'être soigneusement lu par tout citoyen qui prend à cœur la chose publique, par tout homme qui est mu par le patriotisme, ou tout simplement par la philanthropie.

Nous ne pouvons en indiquer que quelques-uns des résultats les plus saillants.

La mortalité totale de la ville pour l'année 1875 a été de 4,528, dont 200 mort-nés, 2,278 enfants, 2,050 adultes. 569 morts ont été causées par la variole. En portant le chiffre de la population de Montréal à 132,000, le docteur établit, au moyen de ses statistiques, les proportions suivantes :

	Popula-tion.	Morta-lité.	Mortalité par 1000.
Canadiens-Français.....	68,000	2,900	42.50
Irlandais Catholiques....	30,000	698	23.26
Protestants.....	34,000	740	21.76
Total.....	132,000	4,328	32.78

	Nata-lité.	Accrois-sement.	Natalité par 1000.
Canadiens-Français.....	4,421	1,531	65.01
Irlandais Catholiques....	960	262	32.00
Protestants.....	1,114	374	32.07
Total.....	6,495	2,167	49.10

Ici, l'on voit tout d'abord que si la proportion de décès est plus considérable chez les Canadiens-français, c'est que la natalité chez eux dépasse énormément celle des autres races. Il en résulte que, si la santé des enfants était mieux soignée, et la ville en général bien assainie, notre force numérique s'accroîtrait rapidement, et la prépondérance de l'élément français dans notre Province serait assuré pour tout l'avenir. Le Dr. LaRocque dit qu'il n'y a pas, à ce qu'il croit, de peuple chez lequel la natalité soit plus forte que chez les Canadiens-français.

Il est triste de comparer ce fait avec les statistiques de la France, qui compte plus de morts que de naissances. A Paris, en 1875, les naissances furent 55,313, les décès, 60,245.

Le docteur fait remarquer que la moyenne de la vie adulte chez les Canadiens-français est plus longue que celle des autres nationalités.

Il passe ensuite à la variole.

L'excès de la mortalité de Montréal est dû au grand nombre d'enfants qui succombent à des maladies dont la plupart des causes pourraient être diminuées. La variole a encore fait des ravages considérables, surtout parmi la population infantile : 784 décès par cette maladie ont eu lieu dans la ville et les municipalités circonvoisines, 509 dans la ville, 83 dans les hôpitaux, 192 en dehors des limites, dont 665 chez des enfants au-dessous de 10 ans.

J'ai pu obtenir des informations que sur 100 décès, 70 n'avaient pas été vaccinés; 14 rapportés vaccinés par des médecins, mais aucun certificat n'a pu être produit; 6 vaccinés par d'autres que des médecins, 10 dont on n'a pu avoir aucune information. D'après ces proportions, sur les 509 décès, 300 n'auraient pas été vaccinés.

Puis il cite New-York, où les statistiques confirment l'utilité de la vaccine. Il traite au long du fonctionnement du Bureau de Santé et des précautions à prendre, la désinfection des maisons, etc.

L'hôpital des variolés est le sujet d'un article. On y remarque que sur 204 variolés qui avaient été vaccinés, 22 seulement sont morts, et encore, chez 191 de ceux-ci, la marque vaccinale était presque imperceptible; tandis que sur 102 non-vaccinés, 75 ont succombé. Voilà l'éloquence des chiffres.

Le rapport passe ensuite à la mortalité des enfants et aux causes principales qui la déterminent.

601 enfants sont morts de diarrhée, dysenterie, dentition, choléra infantum, 587 de débilité, 631 enfants trouvés, de débilité.

Puis viennent des articles sur les gaz délétères des fosses d'aisance, les abattoirs, les habitations et le drainage, les bains publics, les écoles, le Bureau de Santé et les statistiques vitales, les maladies syphilitiques et les enfants trouvés. Ce dernier item appelle surtout l'attention publique. Comme le dit le Dr. LaRocque, c'est une question non-seulement d'humanité, mais en outre une question d'Etat. Le rapport la traite avec science, discernement et zèle. En France, la moyenne de la mortalité parmi les enfants trouvés est de 70 à 90 par cent. Il est cependant démontré que les soins, aidés de la science, diminuent cette effrayante proportion. Ainsi :

Dans les départements de la Gironde et du Rhône dans lesquels on dépense 600,000 francs par année, mais où les inspecteurs sont ignorants de l'hygiène du premier âge de l'enfant, la mortalité est de 80 à 95 par 100.

Dans le département de la Nièvre, où il existe un service médical parfaitement organisé en faveur des enfants trouvés, la mortalité des enfants placés par l'administration est de 10 pour 100.

Dans le département de la Charente Inférieure, où l'inspecteur départemental et les sous-inspecteurs sont tous médecins, la mortalité des enfants placés par l'administration diffère peu de la mortalité des autres enfants du pays. A Lyon, où l'inspecteur n'est pas médecin et où il n'y a pas un seul médecin attaché au service, la mortalité est de 50 par 100. A Moscou, où 49 médecins sont attachés au service, la mortalité des enfants trouvés, malgré la rigueur du climat, est de 20 par 100; des médecins sont obligés de visiter les enfants une fois par mois. Ils prennent sur une table synoptique la pesantur de l'enfant, son état sanitaire, la salubrité du logement, la santé de la nourrice, et les maladies auxquelles les enfants sont sujets, et en font rapport; et il y a une infirmerie dans chaque arrondissement, et même des écoles.

Nous voudrions pouvoir reproduire cet article en entier; mais l'espace nous manque.

Vers la fin de son rapport, le Dr. LaRocque donne la raison qui fait préférer l'Ouest à l'Est, dans toutes les grandes villes, pour les résidences. C'est que les vents d'ouest sont plus fréquents que les vents d'est, et que ceux-là faisant baisser la colonne barométrique, entraînent vers

l'Est des villes les gaz délétères; tandis que le vent d'est fait monter la colonne barométrique, et fait, par conséquent, passer les miasmes au-dessus des têtes de ceux qui habitent les quartiers à l'ouest des villes.

Enfin, le rapport se termine par quelques remarques sur l'alimentation de la ville, et la nécessité d'un abattoir public. Un tableau synoptique très-détaillé l'accompagne, dans lequel est classifiée la mortalité de la cité pour l'année 1875, par maladies, âges, races, quartiers, etc. etc. C'est un triomphe de compilation.

Nos remerciements à l'auteur pour l'envoi de cette intéressante brochure.

G.-E. D.

REVUE EUROPEENNE

Les longues sessions du parlement anglais et des chambres françaises sont enfin terminées, et la presse des deux pays s'occupe maintenant à se rendre compte de ce qui a été fait par les représentants de la souveraineté populaire. A l'époque où nous vivons, la manie de légiférer sur toutes sortes de sujets, est si universelle, on s'empresse tellement de tout bouleverser seulement pour dire qu'on a fait du nouveau, qu'on a rétabli le lendemain ce que l'on aura aboli la veille avec grand fracas, qu'en général on a plus à se féliciter de ce que n'ont point fait les législateurs, que de ce qu'ils ont parvenus à élaborer.

Les journaux anglais peuvent trouver, s'ils le veulent, matière à consolation; car le *bill of fare*, comme ils le disent, assez maigre déjà, que M. Disraeli avait soumis au début de la session, s'est trouvé encore trop considérable pour l'appétit ou pour les facultés digestives de son public. Les projets de lois sur les universités, sur les évaluations, sur les patentes, sur les banqueroutes, plusieurs bills s'appliquant seulement à l'Ecosse, ont été abandonnés par le gouvernement. La loi de l'éducation qui vient en aide aux *denominational schools* (écoles confessionnelles), qui oblige les syndics des pauvres à payer pour l'éducation des enfants dont les parents sont indigents, qui, enfin, donne au gouvernement le pouvoir d'abolir les commissions scolaires lorsqu'elles restent un certain temps entièrement inactives, est une mesure très-importante; elle a été vivement discutée par son auteur, lord Sandon, qui l'a considérablement améliorée; par lord Hartington, M. Goschen et M. Forster. Elle aura, assure-t-on, pour résultat de placer, d'ici à quelques années, l'instruction primaire en Angleterre sur un aussi bon pied qu'en Irlande et en Ecosse; ce qui est bien à désirer.

La loi de la navigation et le traité d'extradition ont été, avec la fameuse question du nouveau titre d'impératrice des Indes donné à la reine, les sujets des débats les plus sérieux. Le Canada avait un mot à dire dans les deux premières questions; aussi, M. Smith, député-ministre de la marine, et notre ministre de la justice, M. Blake, ont-ils eu voix au chapitre. Tous deux s'en reviennent avec la satisfaction d'avoir réussi dans leurs importantes missions.

L'abrogation pure et simple du traité d'extradition aurait mis nos populations, pour bien dire, à la merci de tous les scélérats du monde. Ceux qui se trouvent déjà chez nous, encouragés par la pers-

pective d'un asile aux Etats-Unis, se seraient encore moins gênés que par le passé, tandis que leurs confrères de l'autre côté de la ligne 45 seraient venus continuer ici leur industrie avec la même certitude d'impunité pour leurs anciennes peccadilles.

La chose était d'autant plus sérieuse que nous n'avons dans ce pays qu'une force publique très-insuffisante, et que dans nos villes et nos campagnes, d'affreux truands et de vilains maraudeurs menaçaient déjà de renouveler les exploits des anciens *Brigands du Cap-Rouge*, que l'on joue sur un théâtre de cette ville, et qui auraient pu devenir une pièce tout à fait de circonstance.

Il est donc bien heureux que M. Blake ait réussi à obtenir, en autant que nous y sommes concernés, le maintien du *status quo*; autrement, tandis que les diplomates et les légistes auraient discuté de jolies questions de droit international, nous aurions souffert très-sensiblement de leurs subtilités et de leurs malentendus. *Quid delirant reges plectantur Achivi*.

La grande question d'Orient n'a eu qu'une part assez minime dans les discussions du parlement anglais. On a paru satisfait du rôle habile joué jusqu'ici par M. Disraeli, et on n'a point voulu lui mettre inutilement des bâtons dans les roues. Seulement, les atrocités commises par les Turcs ont eu leur effet sur le public et sur la presse, et il s'est fait entendre en parlement un écho de l'opinion, qui a pu donner à songer à M. Disraeli et à lord Derby.

Le premier ministre, avant même la fin de la session, a opéré sa retraite de la Chambre des Communes pour prendre place dans la Chambre des Lords, sous le titre de lord Beaconsfield, emprunté à un de ses premiers romans. Est-ce le dernier chapitre de son roman politique? On serait tenté de le penser.

L'acceptation d'une charge qui n'avait jamais coutume d'appartenir au premier ministre, celle de *keeper of the privy seal*, laisse à croire que le chef tory ne fait que prélude par là à son abdication formelle. Ses médecins, assure-t-on, lui auraient dit qu'il y avait urgence pour lui à se soustraire aux fatigues et aux anxiétés de la vie publique. Le moment serait bien choisi, car la politique extérieure de M. Disraeli a, dans le moment, tout le succès qu'il pouvait désirer, et il y a tout à craindre, cependant, qu'une situation très-difficile ne soit léguée à son successeur. C'est ce qui s'appelle *faire Charlemagne*, c'est-à-dire se retirer les mains pleines et sans laisser à ses adversaires la chance d'une revanche (1).

Deux faits particuliers ont créé dans ces derniers temps une sensation qui a presque nui à celle causée par le coup de théâtre que le premier ministre s'est permis. Il s'agit de ce qu'on appelle le mystère de Balham d'un côté, et de l'autre, de la conversion du fils de lord Nelson au catholicisme. Le mystère de Balham est une de ces sombres tragédies qui passent quelquefois inaperçues dans le monde interlope des vieux pays, où les drames réels surpassent si souvent tout ce que la fiction pourrait produire de plus saisissant. Un homme est mort par le poison; une première enquête du coroner avait indiqué

(1) Cette locution proverbiale viendrait, paraît-il, de ce que Charlemagne étant mort au zénith de la puissance et de la gloire, aucun de ses successeurs qui se partageaient son empire, n'eurent un sort aussi brillant.

un suicide ; mais des circonstances qui se sont ébruitées peu à peu, ont persuadé à sa famille qu'il avait été empoisonné par sa femme. La presse anglaise n'a cessé de demander une nouvelle enquête, et l'émotion publique a été assez forte pour qu'une interpellation ait eu lieu à ce sujet en parlement. La nouvelle enquête a constaté un meurtre sans que la personne coupable puisse être encore juridiquement désignée. Cette affaire a causé un sentiment de terreur dans la société anglaise. On s'est dit que, sans la persévérance et l'influence des parents de l'infortuné M. Bravo, le crime dont il a été la victime n'aurait jamais été connu.

On s'est demandé s'il n'y avait pas beaucoup de ces mystères dont on ne se doutait point, et la conclusion pratique à laquelle on en est venu, c'est qu'il fallait modifier les procédures de l'instruction criminelle, quitte à se rapprocher un peu plus de la législation française, qui, si elle n'est pas aussi favorable à la liberté personnelle, a l'avantage de gêner considérablement messieurs les assassins, ce qui, à tout prendre, n'est pas un si grand mal.

D'un genre tout différent, l'affaire de lord Nelson n'en a pas moins considérablement ému les gens, plus nombreux encore aujourd'hui qu'on ne pense, qui, en Angleterre, voient avec horreur toute désertion d'une Église quelconque, lorsque le déserteur va se réfugier dans l'enceinte de la grande *Babylone de l'Apocalypse*, c'est-à-dire dans l'Église Romaine. Lord Nelson, dont le fils majeur, très-instruit et très-intelligent, a jugé à propos de se faire catholique, avait d'autant moins le droit de se fâcher et d'écrire au *Times*—le grand recours de tout Anglais qui se fâche—que lui-même avait mis le jeune homme sur le chemin de *Babylone*, en le confiant à un directeur ritualiste, et en lui laissant lire des livres catholiques pour le préserver du méthodisme, du puritanisme et du latitudinarisme qui, dans l'Église d'Angleterre, sont autant de phylloxeras ravageant la vigne du Seigneur. Malgré cela, les lettres de lord Nelson auxquelles le Père Bowden de l'Oratoire a répondu très-catégoriquement, n'en ont point moins vivement alarmé tous les vrais bons *churchmen*, surtout les gens à imagination vive, qui ont pris au sérieux le roman de Lothair.

Le *Tablet* de Londres a saisi cette occasion de passer en revue les tendances si diverses qui se manifestent dans l'Église établie, et qui, selon lui, sont encouragées à dessein par le clergé anglican, précisément pour faire concurrence aux autres religions.

Jusqu'à quel point les *Ritualistes* de l'Église d'Angleterre sont, à leur insu, influencés par le désir de faire concurrence à l'Église de Rome en opposant à ses cérémonies des séductions du même genre, c'est là ce qu'il nous est difficile de découvrir et d'apprécier. Pour beaucoup de ces estimables gentlemen qui affectent de se faire appeler "prêtres de l'Église d'Angleterre," l'usage du rituel et l'enseignement de certaines doctrines particulières au catholicisme, sont tellement le résultat de leurs études et de leurs convictions, que nous n'avons qu'à prier Dieu pour qu'il leur donne le courage d'être logiques jusqu'au bout. On doit craindre, cependant, que parmi ces *prêtres anglicans*, ceux qui ont pour mobile la vive ambition de faire valoir par dessus tout une contrefaçon des usages catholiques, ne forment une déplorable proportion. Le grand point étant d'empêcher que leur troupeau ne s'en aille dans la direction de Rome, tout ce qui peut tendre vers ce but, louable à leurs yeux, leur paraît de bonne guerre. La manière dont ces hommes, qui sont toujours prêts à dire le plus de mal possible de notre Église, se font un mérite d'imiter ses cérémonies, serait à peine croyable si elle n'était pas si bien connue. L'Église d'Angleterre, depuis quelque temps, paraît disposée à se faire toute à tous. Pour le savant, le sceptique, le demi-matérialiste, il y a l'incrédulité approuvée par des jugements du Conseil Privé, et encouragée par l'exemple de hauts dignitaires ecclésiastiques. Pour les partisans *évangéliques*, au fanatisme étroit, il y a une manière d'être de l'Église d'Angleterre qu'il est difficile de distinguer du véritable esprit presbytérien écossais, le plus ennemi de la hiérarchie ecclésiastique, et le plus aveuglément soumis au dogme de la prédestination. En dernier lieu, et ce qui est beaucoup plus important à cette époque de recherches sérieuses et honnêtes, il y a pour les esprits vraiment religieux, pour ceux qui se rappellent pieusement ce qu'était autrefois l'Angleterre chrétienne, qui savent apprécier le contraste si frappant entre l'Église officielle de nos jours et la véritable Église catholique de la vieille Angleterre—il y a le Catholicisme tout de parade, du parti *ritualiste*.

Nos lecteurs se rappelleront que dans notre dernière revue, il était question de l'antagonisme croissant entre le Sénat et l'Assemblée. Une interpellation imprudente de M. Paul de Cassagnac, que plusieurs journaux ont surnommé *l'enfant terrible* du bonapartisme, a provoqué une manifestation qui, dans l'esprit de ses auteurs, était une réponse à l'élection de M. Buffet, et au rejet de la loi Waddington par le sénat. Un vote de confiance direct dans l'administration, et nominativement dans le nouveau ministre de l'intérieur, M. de Marcère, en même temps qu'il était une nouvelle condamnation de l'empire, a été passé par une très-forte majorité.

De son côté, le Sénat, après une longue discussion, a accepté le projet de loi de l'Assemblée au sujet de l'élection des maires, et a élu le premier ministre M. Dufaure, contre M. Chesnelong.

C'est une singulière coïncidence que de voir les deux chefs du gouvernement en Angleterre et en France quitter l'Assemblée populaire pour la seconde Chambre. Les motifs qui ont dicté ces deux changements tout à fait inattendus ne sont cependant point les mêmes. De la part de M. Disraeli, c'est un acte plus personnel, même en l'envisageant au point de vue politique ; M. Dufaure, au contraire, a fait là un sacrifice à son gouvernement. Seul il pouvait réunir un appoint conservateur suffisant pour obtenir une majorité. Mais quelque heureuse qu'ait été pour le ministère, et peut-être pour la paix de la France, une combinaison, qui a évité une crise imminente, elle aura encore été payée trop cher, s'il est vrai qu'il a fallu pour cela manquer de parole à ceux des partisans de M. Chesnelong qui avaient voté pour M. Buffet à la condition de faire passer leur candidat à la prochaine vacance. Quant au vote de la loi des maires acceptée par le sénat, le parti conservateur, dit un journal, doit d'autant plus facilement s'en consoler qu'il n'est pas impossible que l'élection populaire ne lui donne, à tout prendre, de meilleures chances que des nominations faites par le gouvernement sous la pression de plus en plus formidable de la gauche et de l'extrême gauche.

Beaucoup plus graves pour la France sont les réductions faites par la majorité de la Chambre des députés au budget de la guerre, coups de ciseaux, auxquels le ministère s'est résigné avec plus de philosophie que de patriotisme. Parmi ces réductions se trouve celle qui supprime l'aumônerie militaire : c'est nouveau signe des tendances irréligieuses de la majorité républicaine. M. Langlois, qui vient de s'illustrer par ces rognures économiques, a plus mérité de la Prusse que de sa patrie, et les bonapartistes, jaloux de s'assurer le bon vouloir de l'armée, ont trouvé là une revanche au vote spécialement dirigé contre eux.

Dans toutes ces choses, chaque parti a malheureusement plus en vue ses propres intérêts que ceux de la France.

Au fond, dit la *Revue des Deux-Mondes*, ce qui fait la gravité de ces questions, c'est qu'elles n'ont été et ne sont évidemment pour les partis qu'une occasion de se mesurer et de se défier, de se livrer à toute une stratégie de coalitions et de démonstrations dont l'unique résultat est de laisser le pays étonné et incertain. Les lois sont le prétexte, la vérité est que depuis cinq mois, il y a une situation parlementaire qui ne peut arriver à se dégager et à se fixer : il y a une majorité républicaine qui ne sait pas bien toujours si elle sera modérée ou violente, qui se sert impatiemment de tout, de l'enseignement supérieur, de la nomination des maires comme du budget, et il y a des troncans conservateurs qui essaient de se rejoindre, de retrouver un centre d'action, un lien et une direction. Le mal profond, c'est que dans toutes ces mêlées confuses pour les uns et les autres, la légalité n'est le plus souvent qu'une fiction, le régime constitutionnel du 25 février n'est encore qu'un terrain de combat, et l'on se souvient encore de ce mot de M. Thiers lorsqu'il était au pouvoir : il prétendait qu'il passait sa vie à empêcher les partis de se dévorer. Les conditions sont sans doute un peu adoucies, elles sont surtout modifiées par la coexistence des deux Chambres : elles sont loin d'être complètement formées, et aujourd'hui comme il y a trois ans, c'est la même lutte de prétentions à l'outrance, d'arrière-pensées irréconciliables. On a beau faire, quelles que soient les apparences, il n'est point douteux que si les républicains étaient les maîtres de se laisser aller à leurs impatiences et à leurs fantaisies, ils ne tarderaient

pas à nous créer une république qui ne serait pas la république de la constitution, et à leur tour si les conservateurs avaient l'ascendant qu'ils ont perdu par leurs fautes, ils nous auraient bientôt ramenés à de redoutables conflits. Les uns et les autres traitent dans une situation nouvelle, pensée régulière, leurs vieilles passions, leurs vieilles tactiques, leurs vieux préjugés. Ils oublient que pour des partis sérieux, la première condition d'un rôle utile et efficace est d'accepter sans subterfuge la nécessité des choses, de n'avoir pas toujours l'air de préparer des crises, de prendre pour règle l'intérêt supérieur et permanent du pays dans la solution des questions qui se succèdent.

La guerre entre la Turquie et la Serbie continue toujours, et au moment où l'on croyait que ce dernier pays, effrayé par ses revers, allait remettre ses destinées entre les mains des puissances dont il avait sollicité la médiation, un retour de fortune inespéré semble devoir l'engager à prolonger la lutte. Par contre-coup, le nouveau sultan a déjà abdiqué, et l'on assure que, miné d'avance par cette désorganisation lente, mais sûre qu'amène l'abus de tous les plaisirs, il va s'éteindre bientôt sans qu'on soit obligé de le *suicider*, suivant le bon mot, quelque peu féroce, qu'avait suggéré la fin mystérieuse de son prédécesseur. Cette nouvelle complication ne peut que prolonger la guerre et servir de prétexte aux autorités musulmanes pour ne se rendre que le plus tard possible aux conseils des puissances.

Tandis que le Monténégro a remporté quelques succès assez importants, la Serbie, malgré toutes les contradictions des dépêches télégraphiques, a été presque constamment battue. Les deux armées sont maintenant concentrées à Alexinat, et ce que l'on peut conclure de l'ensemble des nouvelles, c'est que la résistance aux efforts des Turcs est cette fois-ci plus sérieuse et permettra au moins au prince Milan d'obtenir de meilleures conditions. Le sentiment public en Russie se prononce de jour en jour plus fortement en faveur des provinces insurgées, l'aide des populations en hommes et en argent s'accorde de plus en plus ouvertement, et un mouvement assez redoutable paraît se faire même dans l'armée russe, où quelques régiments se sont révoltés, demandant qu'on les conduise au secours des Serbes. La diplomatie aura-t-elle le temps d'intervenir efficacement avant que l'irritation indiquée par ces symptômes ne devienne réellement dangereuse ? Telle est la question que l'on se pose, question bien grave pour toute l'Europe, et dont la solution dépend de la première grande bataille qui ne peut manquer de se livrer près d'Alexinat. Il ne paraît pas, en effet, que les efforts faits par les représentants des puissances à Constantinople parviennent à obtenir un armistice comme on l'avait d'abord espéré.

Québec, 4 septembre 1876.

LABONNEMENT

Encore une fois, nos abonnés nouveaux voudront bien se souvenir que l'abonnement à *L'Opinion Publique* est PAYABLE et EXIGIBLE D'AVANCE ; et, anciens comme nouveaux, sont priés de se tenir prêts à payer le terme courant dès qu'ils en seront requis. M. Ed. Dorion faisant en ce moment la visite domiciliaire en ville, un peu de prévoyance et de bonne volonté rendrait sa tournée plus profitable et plus agréable à tous les intéressés. G.-E. D.

BIBLIOGRAPHIE

SAINT-THOMAS D'AQUIN, discours prononcé à la distribution des prix du Séminaire de Nicolet, le 27 juin 1876, par Th. M. O. Maurault, Ptre.

Ce discours, très-bien fait, est d'une lecture non moins utile qu'agréable. Il fait considérer saint Thomas comme le modèle du philosophe ou du sage qui, par l'alliance de la raison et de la foi, a su s'élever au plus haut sommet de l'intelligence humaine. On a souvent tracé l'éloge du grand docteur de l'Église, et les voix les plus éloquentes ont apporté leur tribut d'admiration à ce profond penseur qui résume en lui toute la science d'une des époques les plus intéressantes de l'histoire. Le Révd. M. Maurault a traité ce sujet d'une manière originale et dans une forme très-littéraire. La richesse et l'éclat du style ne le cèdent qu'à la vigueur de la pensée. Tous ceux qui liront cette brochure seront de notre avis. L'impression fait honneur aux presses de notre confrère de l'U-

tion des Cantons de l'Est. Nos remerciements pour l'envoi d'un exemplaire.

MES RIMES, par Elzéar Labelle.— Québec : P. G. Delisle, imprimeur, 1, rue Port-Dauphin, 1876.

Nous remercions M. Montpetit du gracieux envoi de ce charmant livre. Si les *rimés* d'Elzéar Labelle sont d'un naturel ravissant, la préface et la biographie du jeune poète, signées : A. N. Montpetit, ne leur en cèdent guère. Nous n'avons en ce que le temps de jeter un coup d'œil rapide sur ces pages inspirées par l'amitié la plus tendre, mais il nous semble que ce soir, nous les savourerons toutes, et que, dussions-nous y perdre le sommeil, nous ne fermerons le livre qu'après en avoir lu la dernière ligne.

"L'ÉCHO DES DEUX MONDES."—Le premier numéro de cette revue hebdomadaire nous est parvenu. Elle est rédigée dans un excellent esprit, français et catholique. Nous le recommandons à ceux qui veulent recevoir un journal français des États-Unis. L'abonnement en est de \$4.00 par année. M. Alfred M. Cotté en est le rédacteur-en-chef et le propriétaire ; bureaux : 51 et 53, Maiden-Lane, New-York.

—Un nouveau journal agricole et littéraire vient de paraître à Montréal. Son titre est : *La Culture*. Il sera publié tous les samedis à \$4 par an. Le rédacteur-propriétaire est M. Téléphore Bran.

Nos souhaits de succès au nouveau confrère.

Un Monselet très-réussi dans la chronique de l'*Événement* : Nous avons fait, l'autre jour, à Gravillier, une farce horrible.

Il avait consenti, au sortir de table, à faire un quatrième dans une partie de dominos. Nous étions groupés autour d'une lampe.

La partie alla bien pendant quelque temps ; Gravillier, tenant ses sept dominos dans la main gauche, était attentif et jouait comme une personne naturelle. Mais, dans un moment où l'un de nous remuait le jeu, crac ! voilà que Gravillier ferme les yeux, et—bonsoir la compagnie !

—Attendez, dis-je, je vais essayer de le guérir de cette infirmité... pour quelques jours du moins.

—Comment cela !

—Laissez-moi faire.

J'éteignis la lampe. Nous demeurâmes plongés dans une obscurité complète.

—A présent, dis-je, feignons de continuer notre partie. Quatre !

—Quatre partout !

—Le double !

Ces mots étaient prononcés à haute voix. J'allongeai par-dessous la table à Gravillier un coup de pied qui le réveilla subitement.

—A toi de poser, lui dis-je.

—Hein ! fit-il ; qu'est-ce qu'il y a ? Où sommes-nous ?

—C'est à ton tour de jouer... Eugène vient de mettre le double as, tu vois bien.

—Je ne vois rien du tout, murmura Gravillier en se frottant les yeux.

—Est-ce que tu vas nous la faire longtemps ? Poseras-tu, oui ou non !

—Posez donc, Gravillier, ajouta Eugène.

—Posez donc !

—Je ne demande pas mieux... lorsque la lampe sera rallumée.

—Quoi ? prononçâmes-nous en chœur, que veux-tu dire !

—Je dis : rallumez la lampe.

—Mais la lampe n'est pas éteinte, Gravillier.

—La lampe n'est pas éteinte ! répéta-t-il d'une voix étranglée par l'émotion.

—Non... puisque nous jouons.

—Vous jouez ?

—Certainement.

—Et vous y voyez ?

—Parbleu !

—Mais alors... alors.

—Ah ! ça, te réveilleras-tu, incorrigible dormeur ?

—Ah ! mon Dieu !

Il venait de pousser un cri terrible, Gravillier s'était cru aveugle. Ce fut alors que je jugeai opportun de faire briller une allumette. Gravillier était affreusement pâle. Il nous a avoué depuis qu'il *l'avait roué d'étréme maux*.

—Le Vin de Quinine est une préparation médicale qui jouit aujourd'hui d'une réputation justement méritée. Comme tonique fortifiant pour les personnes débiles et souffrant du frisson et des accès de fièvres, il possède un mérite inappréciable. Des milliers de certificats attestent d'une manière indubitable ses propriétés bienfaisantes et curatives.

Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul qui est approuvé par la faculté médicale, et le seul qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables.

DEFIEZ-VOUS DES IMPOSTEURS.—En élevant des enfants, les mères ne sauraient prendre trop de précaution relativement à leur nourriture ; car la moindre erreur sous ce rapport, en égard à la faiblesse de leur estomac, peut causer la mort. LE PRÉSERVATIF DE WINGATE POUR LES ENFANTS est en usage en Europe depuis plus de 30 ans ; il ne contient rien de préjudiciable à l'enfant le plus délicat ; c'est un composé des drogues les plus pures, d'après la prescription du célèbre Dr. Wingate, de Londres, où ce remède est mis en usage par les meilleurs médecins dans les hôpitaux et dans la pratique privée.



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"



Lilli Lehmann Rubinstein H. Richter R. Wagner Frau Materna Betz Wilhelmi Niemann Brandt (Méonicien)

RICHARD WAGNER ET SES PRINCIPAUX ARTISTES

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

LES ANGLAIS AU POLE NORD

CHAPITRE XXI.—LA MORT DE BELLOT

La température, pendant les journées du 3 et du 4 juillet, se maintint à cinquante-sept degrés (×14° centig.) ; ce fut le plus haut point thermométrique observé pendant cette campagne. Mais le jeudi 5, le vent passa dans le sud-est et fut accompagné de violents tourbillons de neige. Le thermomètre tomba dans la nuit précédente de vingt-trois degrés. Hatteras, sans se préoccuper des mauvaises dispositions de l'équipage, donna l'ordre d'appareiller. Depuis treize jours, c'est-à-dire depuis le cap Dundas, le *Forward* n'avait pu gagner un nouveau degré dans le nord ; aussi le parti représenté par Clifton n'était pas satisfait ; ses désirs, il est vrai, se trouveraient d'accord en ce moment avec la résolution du capitaine de s'élever dans le canal Wellington, et il ne fit pas de difficultés pour manœuvrer.

Le brick ne parvint pas sans peine à mettre à la voile ; mais, ayant établi dans la nuit sa misaine, ses huniers et ses perroquets, Hatteras s'avança hardiment au milieu des trains de glace que le courant entraînait vers le sud. L'équipage se fatigua beaucoup dans cette navigation sinieuse, qui l'obligeait souvent à contre-brasser la voile.

Le canal Wellington n'a pas une très-grande largeur ; il est resserré entre la côte du Devon septentrional à l'est, et l'île Cornwallis à l'ouest ; cette île passa longtemps pour une presqu'île. Ce fut sir John Franklin qui la contourna, en 1846, par sa côte occidentale, en revenant de sa pointe au nord du canal.

L'exploration du canal Wellington fut faite, en 1851, par le capitaine Penny, sur les baleinières *Lady-Franklin* et *Sophie* ; l'un de ses lieutenants, Stewart, parvenu au cap Beecher, par 77° 20' de latitude, découvrit la mer libre. La mer libre ! Voilà ce qu'espérait Hatteras.

« Ce que Stewart a trouvé, je le trouverai, dit-il au docteur, et alors je pourrai naviguer à la voile vers le pôle. »

—Mais, répondit le docteur, ne craignez-vous pas que votre équipage !...

—Mon équipage ! dit durement Hatteras.

Puis, à voix basse :

« Pauvres gens ! » murmura-t-il, au grand étonnement du docteur.

C'était le premier sentiment de cette nature que celui-ci surprénait dans le cœur du capitaine.

« Mais non ! reprit ce dernier avec énergie, il faut qu'ils me suivent ! Ils me suivront ! »

Cependant, si le *Forward* n'avait pas à craindre la collision des ice-streams encore espacés, il gagnait peu dans le nord, car les vents contraires l'obligeaient souvent à s'arrêter. Il dépassa péniblement les caps Spencer et Innis, et le 10, le mardi, le soixante-quinzième degré de latitude fut enfin franchi, à la grande joie de Clifton.

Le *Forward* se trouvait à l'endroit même où les vaisseaux américains le *Rescue* et l'*Advance*, commandés par le capitaine de Haven, coururent de si terribles dangers. Le docteur Kane faisait partie de cette expédition ; vers la fin de septembre 1850, ces navires, enveloppés par une banquise, furent rejetés avec une puissance irrésistible dans le détroit de Lancaster.

Ce fut Shandon qui raconta cette catastrophe à James Wall, devant quelques-uns des hommes du brick.

« L'*Advance* et le *Rescue*, leur dit-il, furent tellement secoués, enlevés, ballottés par les glaces, qu'on dut renoncer à conserver du feu à bord ; et cependant, la température tomba jusqu'à dix-huit degrés au-dessous de zéro ! Pendant l'hiver tout entier, les malheureux équipages furent retenus prisonniers dans la banquise, toujours préparés à l'abandon de leur navire, et pendant trois semaines ils n'ôtèrent même pas leurs habits ! Ce fut dans cette situation épouvantable qu'après une dérive de mille milles (1), ils furent dressés jusque dans le milieu de la mer de Baffin ! »

On peut juger de l'effet produit par ces récits sur le moral d'un équipage déjà mal disposé.

Pendant cette conversation, Johnson s'entretenait avec le docteur d'un événement dont ces parages avaient été le théâtre ; le docteur, suivant sa demande, le prévint du moment précis auquel le brick se trouvait par 75° 30' de latitude.

« C'est là ! c'est bien là ! s'écria Johnson. Voilà cette terre funeste ! »

Et, en parlant ainsi, les larmes venaient aux yeux du digne maître d'équipage.

« Vous voulez parler de la mort du lieutenant Bellot, lui dit le docteur. »

—Oui, monsieur Clawbonny, de ce brave officier de tant de cœur et de tant de courage !

—Et c'est ici, dites-vous, que cette catastrophe eut lieu ?

—Ici même, sur cette partie de la côte du North-Devon ! Oh ! il y a eu dans tout cela une très-grande fatalité, et ce malheur ne serait pas arrivé, si le capitaine Pullen fût revenu plus tôt à son bord !

—Que voulez-vous dire, Johnson ?

—Écoutez-moi, monsieur Clawbonny, et vous verrez à quoi tient souvent l'existence. Vous savez que le lieutenant Bellot fit une première campagne à la recherche de Franklin, en 1850 ?

—Oui, Johnson, sur le *Prince-Albert*.

—Eh bien, en 1853, de retour en France, il obtint la permission d'embarquer sur le *Phénix*, à bord duquel je me trouvais en qualité de matelot, sous le capitaine Ingfield. Nous venions avec le *Bradshaw* transporter des approvisionnements à l'île Beechey.

—Ceux-là qui nous ont si malheureusement fait défaut !

—C'est cela même, monsieur Clawbonny. Nous arrivâmes à l'île Beechey au commencement d'août ; le 10 de ce mois, le capitaine Ingfield quitta le *Phénix* pour rejoindre le capitaine Pullen, séparé depuis un mois de son navire, le *North-Star*. À son retour, il comptait expédier à sir Edward Belcher, qui hivernerait dans le canal de Wellington, les dépêches de l'Amirauté. Or, peu après le départ de notre capitaine, le commandant Pullen regagna son bord. Que n'y est-il revenu avant le départ du capitaine Ingfield ! Le lieutenant Bellot, craignant que l'absence de notre capitaine ne se prolongeât, et sachant que les dépêches de l'Amirauté étaient pressées, offrit de les porter lui-même. Il laissa le commandement des deux navires au capitaine Pullen, et partit le 12 août avec un traîneau et un canot en caoutchouc. Il emmenait avec lui Harvey, le quartier-maître du *North-Star*, trois matelots, Madden, David Hook et moi. Nous supposions que sir Edward Belcher devait se trouver aux environs du cap Beecher, au nord du canal ; nous nous dirigeâmes donc de ce côté, dans notre traîneau, en serrant de près les rivages de l'est. Le premier jour, nous campâmes à trois milles du cap Innis ; le lendemain, nous nous arrêtâmes sur un glaçon, à trois milles à peu près du cap Bowden. Pendant la nuit, claire d'ailleurs comme le jour, la terre étant à trois milles, le lieutenant Bellot résolut d'y aller camper ; il essaya de s'y rendre dans le canot de caoutchouc ; deux fois une violente bris du sud-est le repoussa ; à leur tour, Harvey et Madden tentèrent le passage et furent plus heureux ; ils s'étaient munis d'une corde, et ils établirent une communication entre le traîneau et la côte ; trois objets furent transportés au moyen de cette corde ; mais à une quatrième tentative, nous sentîmes notre glaçon se mettre en mouvement ; M. Bellot cria à ses compagnons de lâcher la corde, et nous fûmes entraînés, le lieutenant, David Hook et moi, à une grande distance de la côte. En ce moment, le vent soufflait avec force du sud-est, et il neigeait. Mais nous ne courions pas encore de grands dangers, et il pouvait bien en revenir, puisque nous en sommes revenus, nous autres ! »

Johnson s'interrompit un instant en considérant cette côte fatale, puis il reprit :

« Après avoir perdu de vue nos compagnons, nous essayâmes d'abord de nous abriter sous la tente de notre traîneau, mais en vain ; alors, avec nos couteaux, nous commençâmes à nous tailler une maison dans la glace. M. Bellot s'assit une demi-heure et s'entretenant avec nous sur le danger de notre situation ; je lui dis que je n'avais pas peur. « Avec la protection de Dieu, nous répondit-il, pas un cheveu ne tombera de notre tête. » Je lui demandai alors quelle heure il était ; il répondit : « Environ six heures et quart. » C'était six heures et quart du matin, le jeudi 18 août. Alors M. Bellot attacha ses livres et dit qu'il voulait aller voir comment la glace flottait ; il était parti depuis quatre minutes seulement, quand j'allai, pour le chercher, faire le tour du même glaçon sur lequel nous étions abrités ; mais je ne pus le voir, et, en retournant à notre retraite, j'aperçus son bâton du côté opposé d'une crevasse d'environ cinq toises de large où la glace était toute cassée. J'appelai alors, mais sans réponse. A cet instant, le vent soufflait très-fort. Je cherchai encore autour du glaçon, mais je ne pus découvrir aucune trace du pauvre lieutenant. »

—Et que supposez-vous ? demanda le docteur, ému de ce récit ?

—Je suppose que quand M. Bellot sortit de la cachette, le vent l'emporta dans la crevasse, et son paletot étant boutonné, il ne put nager pour revenir à la surface ! Oh ! monsieur Clawbonny, j'éprouvai là le plus grand chagrin de ma vie ! je ne voulais pas le croire ! Ce brave officier, victime de son dévouement ! car, sachez que c'est pour obéir aux instructions du capitaine Pullen qu'il a voulu rejoindre la terre avant cette débâcle ! Brave jeune homme, aimé de tout le monde à bord, serviable, courageux ! il a été pleuré de toute l'Angleterre, et il n'est pas jusqu'aux Esquimaux eux-mêmes qui, apprenant du capitaine Ingfield, à son retour de la baie de Pound, la mort du bon lieutenant, ne s'écrièrent en pleurant comme je le fais ici : Pauvre Bellot ! pauvre Bellot !

—Mais votre compagnon, et vous, Johnson, demanda le docteur, attendri par cette narration touchante, comment parvîntes-vous à regagner la terre ?

—Nous, monsieur, c'était peu de choses ; nous restâmes encore vingt-quatre heures sur le glaçon, sans aliments et sans feu ; mais nous finîmes par rencontrer un champ de glace échoué sur un bas-fond ; nous y sautâmes, et, à l'aide d'un avion qui nous restait, nous accrochâmes un glaçon capable de nous porter et d'être manœuvré comme un radeau. C'est ainsi que nous avons gagné le rivage, mais seuls, et sans notre brave officier ! »

À la fin de ce récit, le *Forward* avait dépassé cette côte funeste, et Johnson perdit de vue le lieu de cette terrible catastrophe. Le lendemain, on laissait la baie Griffin sur le tribord, et, deux jours après, les caps Grinnel et Helpmann ; enfin, le 14 juillet, on doubla la pointe Osborn, et, le 15, le brick mouilla dans la baie Baring, à l'extrémité du canal. La navigation n'avait pas été très-difficile ; Hatteras rencontra une mer presque aussi libre que celle dont Belcher profita pour aller hiverner avec le *Pionnier* et l'*Assistance* jusqu'à près du soixante-dix-septième degré. Ce fut de 1852 à 1853, pendant son premier hivernage, car, l'année suivante, il passa l'hiver de 1853 à 1854 à cette baie Baring où le *Forward* mouilla en ce moment.

Ce fut même à la suite des épreuves et des dangers les plus effrayants qu'il dut abandonner son navire l'*Assistance* au milieu de ces glaces éternelles.

Shandon se fit aussi le narrateur de cette catastrophe devant les matelots démoralisés. Hatteras connut-il ou non cette trahison de son premier officier ? il est impossible de le dire ; en tous cas, il se tut à cet égard.

À la hauteur de la baie Baring se trouve un étroit chenal qui fait communiquer le canal Wellington avec le canal de la Reine. Là, les trains de glace se trouvent fort pressés. Hatteras fit de vains efforts pour franchir les passes du nord de l'île Hamilton ; le vent s'y opposait ; il fallait donc se glisser entre l'île Hamilton et l'île Cornwallis ; on perdit là cinq jours précieux en efforts inutiles. La température tendait à s'abaisser, et tomba même, le 19 juillet, à vingt-six degrés (—4° centig.) ; elle se releva le jour suivant ; mais cette menace anticipée de l'hiver arctique devait engager Hatteras à ne pas attendre davantage. Le vent avait une tendance à se tenir dans l'ouest et s'opposait à la marche de son navire. Et cependant, il avait hâte de gagner le point où Stewart se trouvait en présence d'une mer libre. Le 19, il résolut de s'avancer à tout prix dans le chenal ; le vent soufflait debout au brick, qui, avec son hélice, eût pu lutter contre ces violentes rafales chargées de neige, mais Hatteras devait avant tout ménager son combustible : d'un autre côté, la passe était trop large pour permettre de haler sur le brick. Hatteras, sans tenir compte des fatigues de l'équipage, recourut à un moyen que les baleiniers emploient parfois dans des circonstances identiques. Il fit amener les embarcations à fleur d'eau, tout en les maintenant suspendues à leurs palans sur les flancs du navire ; ces embarcations étaient solidement amarrées de l'avant et de l'arrière, les avirons furent armés sur tribord des unes et sur bâbord des autres ; les hommes, à tour de rôle, prirent place à leurs bancs de rameurs, et durent nager (2) vigoureusement, de manière à pousser le brick contre le vent.

Le *Forward* s'avança lentement dans le chenal ; on comprend ce que furent les fatigues provoquées par ce genre de travaux ; les murmures se firent entendre. Pendant quatre jours on navigua de la sorte, jusqu'au 23 juin, où l'on parvint à atteindre l'île Baring dans le canal de la Reine.

Le vent restait contraire. L'équipage n'en pouvait plus. La santé des hommes parut fort ébranlée au docteur, et il crut voir chez quelques-uns les premiers symptômes du scorbut ; il ne négligea rien pour combattre ce mal terrible, ayant à sa disposition d'abondantes réserves de lime-juice et des pastilles de chaux.

Hatteras comprit bien qu'il ne fallait plus compter sur son équipage ; la douceur, la persuasion fussent demeurées sans effet ; il résolut donc de lutter par la sévérité et de se montrer impitoyable à l'occasion ; il se méfiait particulièrement de Richard Shandon, et même de James Wall, qui cependant n'osait pas parler trop haut. Hatteras avait pour lui le docteur, Johnson, Bell, Simpson ; ces gens lui étaient dévoués corps et âme ; parmi les indécis, il notait Foker, Bolton, Wolsten l'armurier, Brunton le premier ingénieur, qui pouvait, à un moment donné, se tourner contre lui ; quant aux autres, Pen, Gripper, Clifton, Warren, ils méditaient ouvertement leurs projets de révolte ; ils voulaient entraîner leurs camarades et forcer le *Forward* à revenir en Angleterre.

Hatteras vit bien qu'il ne pourrait plus obtenir de cet équipage mal disposé, et surtout épuisé de fatigue, la continuation des manœuvres précédentes. Pendant vingt-quatre heures, il resta en vue de l'île Baring sans faire un pas en avant. Cependant la température s'abaissait, et le mois de juillet, sous ces hautes latitudes, se ressentait déjà de l'influence du prochain hiver. Le 24, le thermomètre tomba à vingt-deux degrés (—6° cent.). La *young-ice*, la glace nouvelle, se reformait pendant la nuit et acquiescât six à huit lignes d'épaisseur ; il neigeait par-dessus, elle pouvait devenir bientôt assez forte pour supporter le poids d'un homme. La mer prenait déjà cette teinte sale qui annonce la formation des premiers cristaux.

Hatteras ne se méprenait pas à ces symptômes alarmants ; si les passes venaient à se boucher, il serait forcé d'hiverner en cet endroit, loin du but de son voyage, et sans même avoir entrevu cette mer libre dont il devait être si rapproché, suivant les rapports de ses devanciers. Il résolut donc, coûte que coûte, de se porter en avant et de gagner quelques degrés dans le nord ; voyant qu'il ne pouvait employer ni les avirons avec un équipage à bout de force, ni les voiles avec un vent toujours

contraire, il donna l'ordre d'allumer les fourneaux.

CHAPITRE XXII.—COMMENCEMENT DE RÉVOLTE

À ce commandement inattendu, la surprise fut grande à bord du *Forward*.

« Allumer les fourneaux ! dirent les uns. »

—Et avec quoi ? dirent les autres.

—Quand nous n'avons plus que deux mois de charbon dans le ventre ! s'écria Pen.

—Et comment nous chaufferons-nous l'hiver ? demanda Clifton.

—Il nous faudra donc, reprit Gripper, brûler le navire jusqu'à sa ligne de flottaison ?

—Et bourrer le poêle avec les mâts, répondit Warren, depuis le perroquet jusqu'au bout-dehors de beaupré ? »

Shandon regardait fixement Wall. Les ingénieurs stupéfaits hésitaient à descendre dans la chambre de la machine.

« M'avez-vous entendu ? » s'écria le capitaine d'une voix irritée.

Brunton se dirigea vers l'écouille ; mais au moment de descendre, il s'arrêta.

« N'y va pas, Brunton, dit une voix. »

—Qui a parlé ? s'écria Hatteras.

—Moi ! fit Pen, en s'avançant vers le capitaine.

—Et vous dites ?... demanda celui-ci.

—Je dis... je dis, répondit Pen en jurant, je dis que nous en avons assez, que nous n'irons pas plus loin, que nous ne voulons pas crever de fatigue et de froid pendant l'hiver, et qu'on n'allumera pas les fourneaux !

—Monsieur Shandon, répondit froidement Hatteras, faites mettre cet homme aux fers.

—Mais, capitaine, répondit Shandon, ce que cet homme a dit...

—Ce que cet homme a dit, répliqua Hatteras, si vous le répétez, vous, je vous fais enfermer dans votre cabine et garder à vue !—Que l'on saisisse cet homme ! m'entend-on ? »

Johnson, Bell, Simpson se dirigèrent vers le matelot, que la colère mettait hors de lui.

« Le premier qui me touche !... » s'écria-t-il, en saisissant un aspect qu'il brandit au-dessus de sa tête.

Hatteras s'avança vers lui.

« Pen, dit-il d'une voix tranquille, un geste de plus et je te brûle la cervelle ! » En parlant de la sorte, il arma un revolver et le dirigea sur le matelot.

Un murmure se fit entendre.

« Pas un mot, vous autres, dit Hatteras, ou cet homme tombe mort ! »

En ce moment, Johnson et Bell désarmèrent Pen, qui ne résista plus et se laissa conduire à fond de cale.

« Allez, Brunton, » dit Hatteras.

L'ingénieur, suivi de Plower et de Warren, descendit à son poste. Hatteras revint sur la dunette.

« Ce Pen est un misérable, lui dit le docteur. »

—Jamais homme n'a été plus près de sa mort, » répondit simplement le capitaine.

Bientôt la vapeur eut acquis une pression suffisante ; les ancres du *Forward* furent levées ; celui-ci, coupant vers l'est, mit le cap sur la pointe Beecher et trancha de son étrave les jeunes glaces déjà formées.

On rencontra entre l'île Baring et la pointe Beecher un assez grand nombre d'îles, échouées pour ainsi dire au milieu des ice-fields ; les streams se pressaient en grand nombre dans les petits détroits dont cette partie de la mer est sillonnée ; ils tendaient à s'agglomérer sous l'influence d'une température relativement basse ; des hummocks se formaient çà et là, et l'on sentait que ces glaçons, déjà plus compactes, plus denses, plus serrés, feraient bientôt, avec l'aide des premières gelées, une masse impénétrable.

Le *Forward* chenailait donc, non sans une extrême difficulté, au milieu des tourbillons de neige. Cependant, avec la mobilité qui caractérise l'atmosphère de ces régions, le soleil reparissait de temps à autre ; la température remontait de quelques degrés ; les obstacles se fondaient comme par enchantement, et une belle nappe d'eau, charmante à contempler, s'étendait là où naguère les glaçons hérissaient toutes les passes. L'horizon revêtait de magnifiques teintes orangées sur lesquelles l'œil se reposait complaisamment de l'éternelle blancheur des neiges.

Le jeudi 26 juillet, le *Forward* rasa l'île Dundas, et mit ensuite le cap plus au nord ; mais alors il se trouva face à face avec une banquise, haute de huit à neuf pieds et formée de petits ice-bergs arrachés à la côte ; il fut obligé d'en prolonger longtemps la courbure dans l'ouest. Le craquement ininterrompu des glaces, se joignant aux gémissements du navire, formait un bruit triste qui tenait du soupire et de la plainte.

Enfin le brick trouva une passe et s'y avança péniblement ; souvent un glaçon énorme paralysait sa course pendant de longues heures ; le brouillard gênait la vue du pilote ; tant que l'on voit à un mille en avant, on peut parer facilement les obstacles ; mais, au milieu de ces tourbillons embrumés, la vue s'arrêtait souvent à moins d'une encablure. La houle très-forte fatiguait.

Parfois, les nuages lisses et polis prenaient un aspect particulier, comme s'ils eussent réfléchi les bancs de glace ; il y eut des jours où les rayons jaunâtres du soleil ne parvinrent pas à franchir la brume tenace.

Les oiseaux étaient encore fort nombreux, et leurs cris assourdissants ; des phoques, paresseusement couchés sur des glaçons en dérive, levaient leur tête peu effrayée et agitaient leurs longs coussins au passage du navire ; celui-ci, en

(1) Plus de 400 lieues.

(2) Ramer.

rasant leur demeure flottante, y laissa plus d'une fois des feuilles de son doublage roulées par le frottement.

Enfi, après six jours de cette lente navigation, le 1er août, la pointe Beecher fut relevée dans le nord; Hatteras passa ces dernières heures dans les barres de perroquet; la mer libre entrevue par Stewart, le 30 mai 1851, vers 77° 20' de latitude, ne pouvait être éloignée, et cependant, si loin qu'Hatteras proménât ses regards, il n'aperçut aucun indice d'un bassin polaire dégagé de glaces. Il redescendit sans mot dire.

—Est-ce que vous croyez à cette mer libre? demanda Shandon au lieutenant.

—Je commence à en douter, répondit James Wall.

—N'avais-je donc pas raison de traiter cette prétendue découverte de chimère et d'hypothèse? Et l'on n'a pas voulu me croire, et vous-même, Wall, vous avez pris parti contre moi!

—On vous croira désormais, Shandon.

—Oui, répondit ce dernier, quand il sera trop tard.

Et il rentra dans sa cabine, où il se tenait presque toujours renfermé depuis sa discussion avec le capitaine.

Le vent retomba dans le sud vers le soir. Hatteras fit alors établir sa voileure et étendit ses feux; pendant plusieurs jours, les plus pénibles manœuvres furent reprises par l'équipage; à chaque instant, il fallait ou lofer ou laisser arriver, ou masquer brusquement les voiles pour enrayer la marche du brick; les bras des vergues, déjà roidis par le froid, couraient mal dans les poulies engorgées et ajoutaient encore à la fatigue; on mit plus d'une semaine à atteindre la pointe Barrow. Le *Forward* n'avait pas gagné trente mille en dix jours.

Là, le vent sauta de nouveau dans le nord et l'hélice fut remise en mouvement. Hatteras espérait encore trouver une mer affranchie d'obstacles au delà du soixante-dix-septième parallèle, tel que la vit Edward Belcher.

Et cependant, s'il s'en rapportait aux récits de Penny, cette partie de mer qu'il traversait en ce moment aurait dû être libre, car Penny, arrivé à la limite des glaces, reconnut en canot les bords du canal de la Reine jusqu'au soixante-dix-septième degré.

Devait-il donc regarder ces relations comme apocryphes? ou bien un hiver précoce venait-il s'abattre sur ces régions boréales?

Le 15 août, le mont Percy dressa dans la brume ses pics couverts de neiges éternelles; le vent très-violent chassait devant lui une mitraille de grésil qui crépitait avec bruit. Le lendemain, le soleil se coucha pour la première fois, terminant enfin la longue série des jours de vingt-quatre heures. Les hommes avaient fini par s'habituer à cette clarté incessante; mais les animaux en ressentirent peu l'influence; les chiens groenlandais se couchaient à l'heure habituelle, et Duk lui-même s'endormait régulièrement chaque soir, comme si les ténèbres eussent envahi l'horizon.

Cependant, pendant les nuits qui suivirent le 15 août, l'obscurité ne fut jamais profonde; le soleil, quoique couché, donnait encore une lumière suffisante par réfraction.

Le 19 août après une assez bonne observation, on releva le cap Franklin sur la côte orientale, et, sur la côte occidentale, le cap Lady-Franklin; ainsi, au point extrême atteint sans doute par ce hardi navigateur, la reconnaissance de ses compatriotes voulut que le nom de sa femme si dévouée fit face à son propre nom, emblème touchant de l'étroite sympathie qui les unit toujours!

Le docteur fut ému de ce rapprochement, de cette union morale entre deux pointes de terre au sein de ces contrées lointaines?

Le docteur, suivant les conseils de Johnson, s'accoutumait déjà à supporter les basses températures; il demeurait presque sans cesse sur le pont, bravant le froid, le vent et la neige. Sa constitution, bien qu'il eût un peu maigri, ne souffrait pas des atteintes de ce rude climat. D'ailleurs, il s'attendait à d'autres périls, et constatait avec gaieté même les symptômes précurseurs de l'hiver.

—Voyez, dit-il un jour, à Johnson, voyez ces bandes d'oiseaux qui émigrent vers le sud! Comme ils s'enfuient à tire-d'aile en poussant leurs cris d'adieu!

—Oui, monsieur Clawbonny, répondit Johnson; quelque chose leur a dit qu'il fallait partir et il se sont mis en route.

—Plus d'un des nôtres, Johnson, serait, je crois, tenté de les imiter!

—Ce sont des cœurs faibles, monsieur Clawbonny; que diable! ces animaux-là n'ont pas un approvisionnement de nourriture comme nous, et il faut bien qu'ils aillent chercher leur existence ailleurs! Mais des marins, avec un bon navire sous les pieds, doivent aller au bout du monde.

—Vous espérez donc qu'Hatteras réussira dans ses projets?

—Il réussira, monsieur Clawbonny.

—Je le pense comme vous, Johnson, et dit-il pour le suivre, ne conservez qu'un seul compagnon fidèle...

—Nous serions deux!

—Oui, Johnson, répondit le docteur en serrant la main du brave matelot.

La terre du Prince-Albert, que le *Forward* prolongeait en ce moment, porte aussi le nom de terre de Grinnel, et bien qu'Hatteras, en haine des Yankees, n'eût jamais consenti à lui donner ce nom, c'est cependant celui sous lequel elle est le plus généralement désignée. Voici d'où vient cette double appellation: en même temps que l'Anglais Penny lui donnait le nom de Prince-Albert, le commandant de la *Rescue*, le

lieutenant de Haven, la nommait terre de Grinnel, en l'honneur du négociant américain qui avait fait à New-York les frais de son expédition.

Le brick, en suivant ses contours, éprouva une série de difficultés inouïes, naviguant tantôt à la voile et tantôt à la vapeur. Le 18 août, on releva le mont Britannia à peine visible dans la brume, et le *Forward* jeta l'ancre le lendemain dans la baie de Northumberland. Il se trouvait cerné de toutes parts.

(A continuer)

INCENDIE DE SAINT-HYACINTHE

Cette belle jeune ville est, à son tour, devenue la proie des flammes. Comme à Saint-Jean, l'insuffisance des moyens en réserve, en cas d'incendie, est devenue la cause immédiate d'un immense malheur. Que les autres villes de la Province profitent de la terrible leçon. Faut-il attendre que des millions soient engloutis pour prendre ses précautions? Trois-Rivières, Sorel, Berthier, Arthabaska, Joliette, Lévis, Montmorency et les autres, soyez averties!

Nous empruntons à la *Mirre* la narration très-complète qu'elle donnait du sinistre dans son édition du 5 courant:

Notre province est depuis quelque temps rudement éprouvée par le fléau de l'incendie. Après la destruction du faubourg Saint-Louis, à Québec, par les flammes, vient celle de toute la partie commerciale de Saint-Jean, qui commence à se relever péniblement de ses ruines, et hier, Montréal apprenait avec tristesse que Saint-Hyacinthe était à son tour la proie de l'élément destructeur, qui semble conspirer avec la crise financière pour répandre partout la misère dans cette portion du pays.

Maintenant, c'en est fait; la charmante ville qui se mirait dans les eaux de l'Yamaska, et qui, depuis un certain temps, marchait à grands pas dans la voie du progrès industriel, grâce à l'esprit d'entreprise de ses principaux citoyens, n'est plus qu'un monceau de débris. Une dizaine d'heures a détruit le fruit de longues années d'industrie et de labeurs. Aujourd'hui, pas plus de cent cinquante à deux cents maisons sont debout dans cette localité où on en comptait mille à douze cents la semaine dernière. Deux mille cinq cents à trois mille personnes se voient tout à coup arrachées de leurs demeures en feu et jetées brutalement sur le pavé aux approches de la mauvaise saison, sans aucune ressource, n'ayant pu pour la plupart sauver que leur vie de cet effroyable désastre qui, avec ceux de Québec et de Saint-Jean, forme trois dates si néfastes dans l'histoire nationale.

Nous espérons, et d'avance nous sommes sûr que Montréal ne sera pas insensible à cette grande calamité qui plonge tant de nos concitoyens dans la gêne et dans la plus pitoyable détresse. Saint-Hyacinthe est resté dépourvu même des objets de consommation de première nécessité; il n'y a que deux magasins qui aient été épargnés par le sinistre, celui de M. Victor Côté, près le pont Barsalou, et celui de M. Larivière, sur la rue Cascades. — Pas un déchet de provisions, pas une boulangerie pour subvenir à l'alimentation d'une population de six mille âmes, dont la moitié environ a tout perdu, même l'ameublement, le ménage, les appareils culinaires, les hardes et le bois. Il faut en cette circonstance que notre charité, que le dévouement public soit à la hauteur de ces désolantes privations. On ne peut laisser sans secours ces milliers d'infortunés dont beaucoup jouissaient, hier, du superflu et qui manquent à présent du nécessaire. Déjà, Montréal s'est rendu aux appels de ces malheureux. Pas plus tard que lundi matin, à dix heures, un convoi partait de la gare Bonaventure chargé de pain provenant de l'établissement de M. S. Lalleur, bientôt suivi d'autres voitures remplies de comestibles qui ont du parer aux plus pressants besoins. Nous comptons qu'il continuera à en être de même, et de plus, que des souscriptions se feront ici pour alléger autant que possible le malheur qui vient de frapper un si grand nombre de familles. Au-delà de six cents se trouvent sans logis, privées de tout.

À Saint-Jean, ce sont surtout les riches, les hommes d'affaires qui ont eu à souffrir; mais il n'en est pas ainsi à Saint-Hyacinthe. Tous ou presque tous sont également atteints. Le quartier pauvre aussi bien que la portion commerciale de la ville ont été rasés, balayés sous le souffle embrasé du fléau, ne laissant que des cendres pour marquer son passage. Cette conflagration, la troisième qui désole cette région de la Puissance, entraîne donc des conséquences encore plus déplorables, des misères encore plus poignantes que les deux autres, et il est du devoir de tous de contribuer à en adoucir les effets en secourant, par une contribution généreuse, ceux qui ont été plus cruellement éprouvés.

Maintenant que nous avons satisfait aux devoirs de l'humanité, relatons par le détail ce pénible événement qui jette un voile de deuil sur notre Province.

D'après les informations, aussi précises que possible, que nous avons pu recueillir sur les lieux, le feu a originé dimanche, à 2½ heures, pendant les vêpres, dans une maison en arrière de la boulangerie de M. Narcisse Chaput, rue Cascades. Il y aura été mis par imprudence, pro-

bablement par des enfants qui s'amusaient dans cette bâtisse. De là, il s'est communiqué aussitôt à l'atelier d'imprimerie du *Courrier*, situé absolument sur la même ligne parallèle, puis à la banque de Saint-Hyacinthe, de l'autre côté de la rue Cascades, et ensuite, il s'est répandu comme une traînée de poudre de maison en maison, à droite et à gauche, éclatant sur dix points à la fois, de sorte qu'au bout d'une demi-heure, il était déjà matériellement impossible de maîtriser les flammes avec les faibles moyens dont on pouvait disposer.

Les appareils, d'une structure par trop primitive, que possède la Corporation de Saint-Hyacinthe pour parer aux éventualités de ce genre, consistant en deux pompes à bras, d'un maniement difficile et d'une efficacité très-problématique, furent mis en opération aussi vite que possible; mais ils furent à peu près inutiles, d'abord à cause de leur nature même, secondement, parce qu'ils ne tardèrent pas à être abandonnés par ceux chargés de les manœuvrer et qui couraient, chacun de leur côté, sauver leurs propriétés, leurs femmes et leurs enfants, la ville n'ayant pas un corps de pompiers organisé exclusivement dans ce but; troisièmement, parce que l'aqueduc ne fonctionnait pas alors, l'eau étant trop basse dans la rivière pour donner la force motrice nécessaire à la roue hydraulique. On s'occupait depuis quelque temps à poser un engin à vapeur pour remédier à cet inconvénient, mais malheureusement, cette opération n'était pas encore terminée, en sorte que l'on se vit sans défense ni ressource pour combattre avec quelque chance de succès le fléau qui, d'instant en instant, faisait des progrès alarmants et menaçait d'accomplir son œuvre de destruction en ne laissant pas un seul édifice debout.

Les autorités urbaines, justement effrayées du danger et convaincues de l'impossibilité d'y faire face, se décidèrent dans cette occurrence à demander du secours à la brigade du feu de Montréal et aussi à Acton. On répondit immédiatement à l'appel. L'engin à vapeur de Montréal avec les gardiens des Stations Nos. 1 et 2, accompagnés de six de leurs hommes, arriva à Saint-Hyacinthe vers quatre heures et demie par un train spécial du Grand-Tronc, qui parcourut la distance de la Pointe Saint-Charles au lieu de sa destination, 35 milles, dans le court espace de 32 minutes. À leur arrivée, la surexcitation, comme on le comprend, était intense dans la ville embrasée de toutes parts. Des centaines d'individus se présentèrent pour débarquer du char plateforme la précieuse machine qu'ils brûlaient de voir à l'œuvre pour circonscire la conflagration, et ce fut non sans peine qu'on les empêcha de mettre à exécution leur généreux dessein. Nos braves pompiers ne perdirent pas de temps; ils s'employèrent avec une incomparable ardeur à maîtriser l'élément destructeur, qui étendait de plus en plus ses ravages, et si tout n'a pas été consumé par les flammes, c'est à leurs nobles efforts qu'on le doit. Tant de propriétés avaient déjà été détruites qu'il n'en restait pas beaucoup à sauver. Ils commencèrent à opérer sur la rue Saint-Hyacinthe qui était toute en feu, et réussirent à y préserver la manufacture canadienne de chausses, qui donne du travail à près de cent ouvriers, ainsi que la maison de M. Fréchette, et celle de M. Georges Côté, qui sont les seules debout dans le rayon où ont sévi les flammes.

À part ces trois constructions, toutes celles de la Basse-Ville ont été brûlées jusque dans leurs fondements, sauf les quelques bâtisses et les moulins à l'extrémité nord où le feu n'a pas pénétré; le vent, qui était d'une violence extrême, soufflant dans la direction opposée.

Le foyer de l'incendie comprenait ainsi toute la Basse-Ville, sauf une étendue de deux arpents environ au nord, et cette portion de la Haute-Ville sur la rue Girouard, qui s'étend à partir du coin de la rue Saint-Joseph, à une trentaine de verges de l'Évêché, jusqu'à l'Académie protestante pour les filles, dirigée par M. Ducloux, laquelle a pu échapper au sinistre, de même que le bureau de M. Mercier, avocat, la maison de M. Nault et celle de Mme Boivin. Tout le reste n'est plus qu'un monceau de cendres. M. le shérif, M. le notaire de Lorimier, le Dr. St. Jacques, M. Augustin Chagnon, qui résidaient sur la rue Girouard, sont parmi les victimes du désastre.

La conflagration, qui a pris son point de départ dans la Basse-Ville, sur la rue Cascades, à l'endroit précis que nous avons précédemment indiqué, s'est propagée de là jusqu'à la résidence du Dr. French, dans la partie nord, et jusqu'au pont Morrison dans la partie sud, moins une petite portion de la rue William. Elle s'est arrêtée au côté est du marché à foin, faute de combustible, sur les bords de la rivière. De sorte que ceux qui ont visité Saint-Hyacinthe peuvent voir que le feu a exercé sa furie sur un parcours de pas moins d'un mille, ne laissant que des ruines fumantes dans sa course destructive.

On conçoit que les pertes sont énormes. La confusion, l'abatement insupportables d'une telle catastrophe, qui atteint plus ou moins tous les habitants de Saint-Hyacinthe, font qu'on n'en a pas encore une évaluation précise; mais on peut, sans crainte d'aller au-delà de la vérité, les estimer à un million de dollars, dont une faible partie seulement est couverte par les assurances, celle-ci se montant à \$250,000 environ. Grand nombre de citoyens se trouvent totalement ruinés. Aucun de ceux qui ont souffert de l'incendie ne s'en tirera sans dommage grave, car peu de chose en fait de ménage a pu être sauvé.

C'est aussi une épreuve redoutable pour les compagnies d'assurances.

Les pompiers parvinrent à localiser les flammes et à les maîtriser en partie vers sept heures du soir. À dix heures cependant, elles n'avaient pas achevé de sévir, mais on était sûr qu'elles ne s'étendraient pas au-delà du rayon où elles avaient jusque-là exercé leurs ravages. Le lendemain, à sept heures du matin, le feu couvait toujours sous la cendre, et on le voyait encore çà et là continuant son œuvre de la veille.

Les milliers de personnes qui se sont trouvées subitement sans asile ont été recueillies et logées provisoirement à l'Évêché, au collège, à l'Hôtel-Dieu, au couvent des Rév. Sœurs de la Présentation, dans les autres communautés religieuses, à la station des pompes, et chez les particuliers qui n'ont pas été visités par le fléau. L'aspect de la ville est désolant; la douleur des victimes ne saurait se décrire. Nous leurs offrons nos plus vifs témoignages de condoléance et de sympathie dans le profond malheur qui les frappe; et nous exprimons l'espoir qu'avec l'énergie et l'amour du progrès qui les distinguent, ils sauront surmonter la mauvaise fortune en relevant blentôt Saint-Hyacinthe de ses ruines.

Nous avons à enregistrer plusieurs accidents qui viennent ajouter encore au caractère si affligeant de cette catastrophe. Une femme d'un certain âge a été brûlée vive, en cherchant à sauver une somme d'argent dans sa maison qui allait s'écrouler. Un vieillard, M. L. Gladu, a été tué par son cheval qui s'était échappé et qu'il essayait de reprendre. Quelques enfants qui s'enluyaient avec leurs frères de leurs demeures en flammes, ont disparu; on dit que trois d'entre eux se sont noyés et qu'on a repêché leurs cadavres lundi matin. Une jeune fille de 14 ans, du nom de Charland, s'est grièvement brûlé les mains, et le chef de la police locale, M. Pagé, a été légèrement blessé par des vauriens qui avaient volé neuf bouteilles d'eau-de-vie. Trois filous ont été surpris en flagrant délit de vol, et ont été logés de suite dans la prison. Les pompes de Saint-Hyacinthe sont devenues la proie de l'élément destructeur. Le bureau de poste a été également détruit avec tout ce qu'il contenait.

Voici les noms des rues dont les habitations ont été détruites en tout ou en partie:

Girouard, William, Cascades, Saint-Antoine, Sainte-Marguerite, Dubord, Saint-Louis, Saint-Hyacinthe, Saint-Joseph, Sainte-Anne, Saint-Simon, Saint-François, Windsor, La Piété, Sainte-Marie, Concorde ou Saint-Michel.

La banque de Saint-Hyacinthe et la succursale de la banque des marchands ont sauvé tous les fonds et papiers. Les bureaux du Grand-Tronc, toutes les maisons d'éducation et les institutions religieuses ont été exemptés de la conflagration.

La plupart des représentants des compagnies d'assurance se sont rendus à Saint-Hyacinthe lundi matin pour constater l'étendue des pertes qu'ils auront à payer. C'est la *Stadacona* qui perd davantage; ses polices sur propriétés consumées ou endommagées par le feu s'élevaient à plus de \$60,000.

La *Citizen* couvre des pertes au montant de \$32,000.

La *North British* éprouve une perte de \$5,400.

La *Queen* a pour \$9,000 de polices.

La *Royale*, d'Angleterre, \$33,000 d'assurances dans la circonscription incendiée.

La *Royale Canadienne* en a pour \$38,000.

Les autres Compagnies ne sont engagées que pour des sommes minimes: celle de *Stanstead*, de Sherbrooke, \$1,500; la *Provinciale*, \$8,000, et la *Nationale*, \$7,500.

Bon nombre des victimes de l'incendie sont obligées de s'abriter sous des tentes ou dans des cabines improvisées pour qu'elles ne soient pas contraintes de coucher en plein air, maintenant que les nuits sont si froides. Des vivres ont été expédiés de Richmond et d'Acton aussi bien que de Montréal, et il est à espérer que partout on fera des efforts pour venir charitablement en aide à un semblable dénuement.

La cloche impériale de Cologne.—Celle fameuse cloche impériale de Cologne, fondue avec les canons français pris pendant la guerre, est passé depuis sa création par les péripéties les plus bouffonnes.

La *Grande Taciturne*, comme l'appelle plaisamment la *Gazette de Cologne*, se refuse toujours à sonner d'une façon tolérable; nous faisons aujourd'hui une croix. Une nouvelle tentative, la *sixième*, a été faite il y a quelques jours.

La commandature a envoyé trente des artilleurs les plus robustes de la garnison pour mettre la *Taciturne* en branle en présence d'une commission de savants, de fonctionnaires. Peine perdue. Les artilleurs ont dû regagner bredouille leurs casernes et la commission la brasserie, au milieu des quolibets de la foule, qui chantait à tue-tête, sur l'air de la *Muette de Portici*, la chanson populaire:

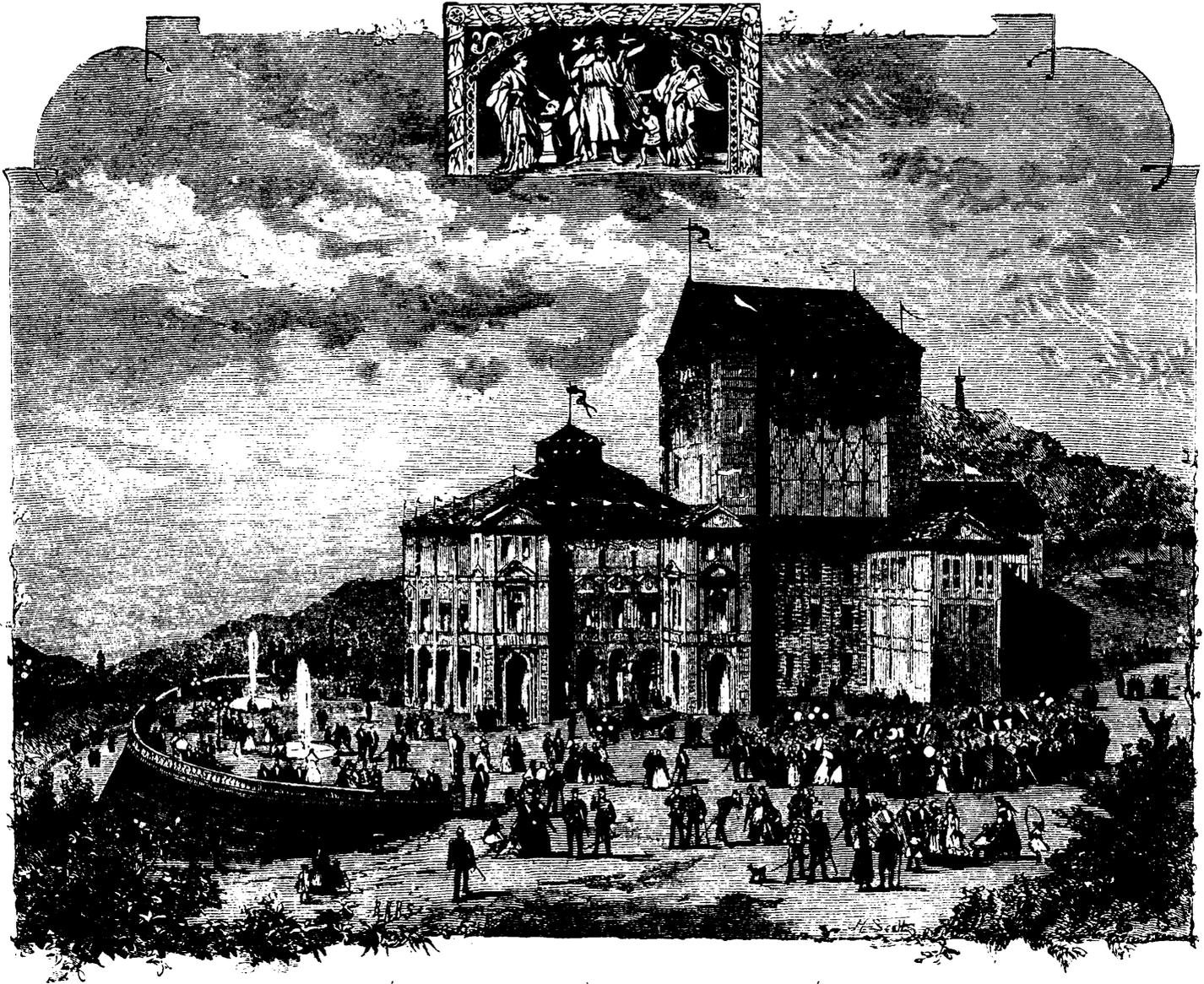
Vaillants sonneurs, tirez les cordes,
Tirez plus fort, plus fort encore.

La *Muette de Cologne* restait silencieuse comme devant.

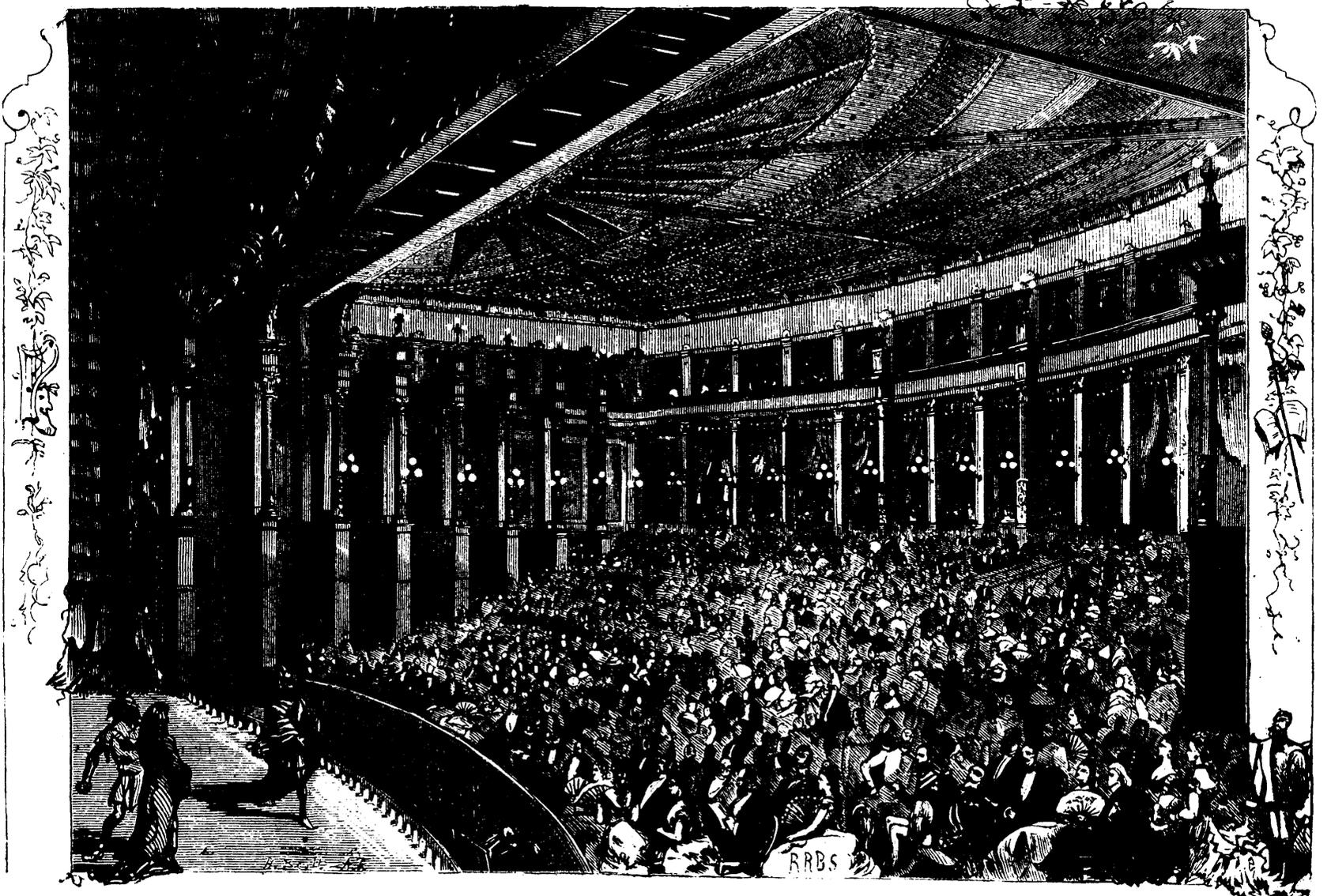
Deux députés regagnaient ensemble Paris, après la dernière séance: un membre de la droite et un orateur de la gauche qui s'est fort démené pendant les débats sur le budget.

—J'ai observé, disait d'un air narquois le gaucher, que vous n'avez pas ouvert la bouche pendant tout le cours de la discussion.

—C'est que vous êtes distrait, répartit froidement l'honorable député de la droite, car j'ai baillé toutes les fois que vous avez pris la parole.



LE THÉÂTRE DE WAGNER À BAYREUTH—VUE EXTÉRIEURE



LE THÉÂTRE DE WAGNER À BAYREUTH—VUE INTÉRIEURE



Jules STAVETZ

A. GUERIN SC.

FRANÇOIS BORGIA DEVANT LE CERCUEIL D'ISABELLE DE PORTUGAL

NOS GRAVURES

François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal.—L'œuvre que nous reproduisons aujourd'hui est encore une œuvre capitale : si elle a échappé, à quelques voix près, à la médaille d'honneur de Salon, pour la peinture, elle n'en a pas moins eu tous les honneurs. Nous avons entendu, devant cette toile, les vrais connaisseurs dire : "Voici le plus beau tableau du salon."

On peut cependant reprocher à M. Jean-Paul Laurens de traiter le plus souvent (il les traite trop bien peut-être) les sujets lugubres : *le Pape Formose, le Duc d'Enghien, l'Interdit*, etc., sont autant de scènes historiques plus saisissantes qu'attrayantes. On en dira autant du magnifique tableau de cette année, qui représente François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal.

Voici, d'après le livre, la donnée principale du tableau tiré de *la Vie des saints* :

"François de Borgia fut chargé par l'empereur Charles-Quint d'accompagner, à Grenade, le corps de l'impératrice Isabelle. Après la solennité des funérailles, il fit ouvrir le cercueil afin de reconnaître le cadavre de sa souveraine défunte. A la vue de ce visage autrefois plein d'attraits, à présent défiguré..."

Ici s'arrête la citation ; mais un poète s'est emparé de l'idée et l'a pour ainsi dire achevée dans un noble langage, en harmonie complète avec le sujet. Voici donc encore, en premier, un nouveau sonnet de M. Dézamy, destiné à MM. Goupil, pour leur album de luxe du Salon 1876 :

Avant d'abandonner la sombre cathédrale
Où dort l'impératrice en habits de brocart,
François de Borgia, par un suprême égard,
Vient saluer la morte en sa tombe royale.

Isabelle n'est plus qu'un cadavre blafard :
Sa figure, autrefois superbe et magistrale,
Est empreinte aujourd'hui d'une horreur sépulcrale
Qui frappe étrangement l'esprit et le regard.

Grave et muet devant ces dénouilles glacées,
François roule en son cœur les austères pensées
Qui inspirent aux croyants la mort et le saint lieu :

Et comprenant dès lors la vanité profonde
Des terrestres plaisirs et des grandeurs du monde,
Il renonce à la cour—et se consacre à Dieu.

ADRIEN DÉZAMY.

La tétralogie de Wagner.—Il est devenu banal de répéter que l'art n'a pas de patrie : s'il est cependant une circonstance où l'on a besoin de se pénétrer de cette vérité, c'est aujourd'hui que M. Wagner, qui nous a très-maltraités, surtout depuis nos défaites, en appelle aux dilettantes de toutes les nations pour juger sa musique si peu goûtée en France. Nous ferons donc faire notre patriotisme pour donner à un véritable événement musical toute l'importance qu'il mérite :

LE THÉÂTRE DE BAYREUTH

Richard Wagner, toujours à la recherche de l'originalité, ne pouvait pas se contenter d'un théâtre ordinaire pour la représentation de cette trilogie qui doit être, d'après lui, le triomphe de la musique de l'avenir. En 1871, après avoir obtenu de la municipalité de Bayreuth la concession gratuite d'un terrain situé à trois quarts de lieue de la ville, sur une hauteur entourée de jolies collines boisées, il lança, à l'adresse de riches amateurs, un prospectus leur promettant, contre un versement de 300 écus, le privilège d'assister aux trois premières représentations de la trilogie et du prologue, soit à douze soirées d'opéra consécutives. Il réunit ainsi plus d'un million de francs ; parmi les souscripteurs, se trouvent des Américains, des Anglais, des Russes, des Hongrois, etc. ; c'est donc une pure préntention de la part de Wagner de vouloir aujourd'hui qualifier son théâtre, élevé avec cet argent de toute provenance, de monument de la nation allemande.

A l'extérieur l'édifice est très-laid et disproportionné ; mais à l'intérieur il est fort ingénieusement aménagé. La partie qui contient la scène a 38 mètres de haut, sur 81 de long ; l'ouverture de la scène a 15 mètres de large. Derrière se trouve encore un espace de près de 14 mètres de long, et les sous-sols ont une profondeur d'également 14 mètres : de la sorte, le cas échéant, la scène peut avoir une longueur de 40 mètres sur plus de 50 de haut. pro-

portions énormes qui permettent d'atteindre à des effets tout à fait extraordinaires.

L'orchestre, qui est placé comme d'habitude devant la scène, est séparé par une cloison des spectateurs, dont aucun ne peut apercevoir quoi que ce soit de ce qui se passe à l'orchestre.

La partie du théâtre réservée aux spectateurs a 23 mètres de haut sur 38 de long ; elle est disposée en amphithéâtre ; le premier rang contient 32 places ; le dernier, large de 37 mètres, en a 54 : au fond s'élèvent les loges réservées aux souverains ; sur les côtés se trouvent quelques loges et les deux foyers. Le nombre total des places est de 1,544.

D'excellentes dispositions qui méritent d'être imitées ont été prises pour qu'en cas de feu, ou d'une autre alerte, la salle puisse être évacuée en moins de dix minutes, sans le moindre désordre !

Les spectateurs assis à tel ou tel rang ne peuvent sortir que par la seule porte qui correspond à leur place, et il y a douze portes de sortie. De même on a aménagé aux extrémités de l'édifice quatre grands réservoirs d'eau qui, mis en rapport avec toutes les parties du théâtre par des conduits, rendent un incendie à peu près impossible. La machinerie a été l'objet d'un soin tout spécial ; elle dispose de moyens d'effet inconnus jusqu'ici, même à l'opéra de Vienne et à celui de Paris : elle est l'œuvre de M. Braudi, de Darmstadt.

Ceci dit, il nous semble intéressant, pour nos lecteurs, d'insérer la légende qui a inspiré Wagner et dont il a fait le libretto de son œuvre gigantesque. Le journal quotidien dans lequel on a pu la lire est déjà perdu, sans doute, tandis que le *Monde illustré* reste. Voici cette histoire à demi-mythologique, d'après M. E. Guiraud, l'heureux auteur de *Piccolino* :

LA LÉGENDE DE NIBELUNGEN

Dès 1863, M. Wagner avait fait publier en Allemagne le texte sans musique de ses nouveaux opéras. Ce poème a pour titre : *l'Anneau de Nibelung, fête scénique pour trois jours et une soirée comme prologue. L'or du Rhin (Reingolt)*—le prologue—nous fait assister à la lutte des trois races rivales : les Nibelungen, nains qui se cachent dans les profondeurs de la terre, les géants qui sont à la surface, et les dieux qui habitent le sommet des montagnes. Albéric, roi des Nibelungen, dérobe l'or du Rhin et s'en forge un anneau auquel est attaché un pouvoir merveilleux. Des dieux, menacés dans leur toute-puissance, traitent avec les géants pour la construction du Walhalla, forteresse infrangible, d'où ils continueront à dominer le monde. Les géants mettent pour condition à leur alliance que Wotan, le maître des dieux, les rendra possesseur des richesses amassées par Albéric. Le roi des nains, saisi, garrôté, comparait devant le roi des dieux, et après avoir été contraint de livrer son trésor, se voit encore arracher l'anneau magique. Dans son désespoir, il charge cette anneau d'une effroyable malédiction. Wotan avait promis le trésor, mais il veut garder pour lui le talisman ; pendant qu'il en dispute la possession aux géants, apparaît Erda, la prophétesse, qui s'adresse à Wotan :

Tout ce qui est finira,
Un jour lugubre menace les dieux.
Ma voix te dit : Evite cet anneau
.....
Songe en peur et en souci.

Sous l'impression de ces sombres paroles, Wotan abandonne l'anneau de malheur ; il le cède aux géants qui lui laissent en échange la belle déesse Freia, dont ils voulaient faire leur prisonnière. L'algèbre règne parmi les dieux, et selon M. Schuré, "il semble que la nature entière pousse des sanglots de joie qui se perdent en un murmure de félicité."

Essayons maintenant de donner une idée de la première journée, intitulée *la Walkure*. Wotan, troublé par les paroles d'Erda, est descendu dans le sein de la terre pour arracher à la prophétesse ses secrets sur l'origine et la fin des choses. "Vaineue par le dieu, aimée de lui, elle lui donne neuf filles, les Walkures, les vierges guerrières, dont l'aînée, Brune-

hilde, sera l'exécutrice de ses plus chères pensées."

Mais "de sa descendance terrestre seulement, Erda le lui a dit, naîtra un héros qui pourra faire ce qui lui est interdit à lui-même ; libérer le monde de la malédiction dont il est chargé par la faute même des dieux. Wotan descend sur la terre sous le nom de Velse, et engendre un couple de jumeaux : Siegmound et Sieglinde."

Au moment où commence l'action, Sieglinde est devenue la femme d'Hounding, et Siegmound est l'hôte de tous deux. Dans la nuit, pendant le sommeil d'Hounding, Sieglinde se glisse auprès de son frère, et lui montre, planté au milieu d'une pièce rustique, un arbre dans le tronc duquel une épée est enfoncée jusqu'à la garde. Cette épée doit assurer la victoire à qui saura l'arracher. Tout à coup, la porte du fond s'ouvre, et laisse voir un paysage enchanteur, éclairé par la lune. Siegmound et Sieglinde se regardent avec ravissement : "Le malheur les unit, le Printemps les fiance... Siegmound arrache l'épée... et, saisissant avec transport sa sœur fiancée pour l'enlever, il s'écrie :
"Fleurisse donc le sang des Volsungs !"

Au second acte, nous voyons Wotan non-seulement abandonner son fils, mais encore décider sa mort. Brunehilde, la Walkure, à qui Siegmound a inspiré la plus ardente passion, cherche à le sauver, malgré la volonté de leur père. Wotan triomphe et dirige le coup mortel que lui porte Hounding, le mari trompé.

Au troisième acte, Wotan se venge de sa fille désobéissante en l'endormant sur la montagne. Elle sera à celui qui la trouvera. Mais, pour qu'elle ne soit pas livrée à un homme indigne d'elle, le dieu consent à entourer sa fille d'un cercle de feu qu'il faudra franchir pour arriver jusqu'à elle.

Des amours de Siegmound et de Sieglinde est né un fils, Siegfried, qui donne son nom à la troisième partie de la tétralogie. Siegfried s'est forgé une épée avec des fragments de l'épée paternelle. Il a vaillamment conquis sur les géants le fameux anneau, ainsi qu'un beaume magique. Mais cette gloire ne lui suffit pas ; il poursuit un autre idéal, il veut aimer. C'est alors qu'un petit oiseau chanteur se présente à Siegfried, lui apprend, en gazouillant, le sort de Brunehilde, l'excite à franchir le cercle des flammes et le conduit jusqu'à la montagne. Après avoir surmonté toutes sortes d'obstacles, le héros arrive enfin auprès de la Walkure. Là, se trouve une scène capitale et véritablement lyrique.

Dans le poème suivant, *Diegötterdämmerung*—le crépuscule des dieux—l'action devient plus compliquée. Siegfried, en quête de nouvelles aventures, a momentanément abandonné Brunehilde, en lui laissant le fatal anneau, comme gage de sa fidélité. Gounther, un des nouveaux compagnons de Siegfried, convoite à la fois Brunehilde et le talisman magique. Il supplie son ami de l'aider à franchir le cercle de flammes. Siegfried, tout entier à un nouvel amour, a oublié jusqu'au nom de l'infortunée Walkure : il consent à servir les projets de Gounther. Grâce au beaume magique qu'il a conservé, il prend les traits, l'allure de ce dernier et se dirige vers la montagne. Brunehilde, lorsqu'elle se trouve en face d'un inconnu, recule épouvantée. "Changeant sa voix, il déclare se nommer Gounther, et demande à Brunehilde d'être sa femme, parce qu'il a franchi le feu. Elle refuse avec horreur et montre, comme sa défense, l'anneau qu'elle porte à son doigt, l'anneau de Siegfried ! Mais lui, luttant avec elle, la lui arrache ; l'avant domptée ainsi, il la force de le suivre et l'amène stupéfaite et brisée à Gounther, qui, caché derrière un buisson, prend sa place sans que Brunehilde ait remarqué la substitution."

Le Walkure ne tarda pas à se venger de son infidèle amant. Après l'avoir fait tuer par Hagen, de la race des nains, elle lui reprend l'anneau de Nibelung, le passe à son doigt, et s'élance avec son cheval dans le bûcher flamboyant qui consume le corps de Siegfried. Lorsque tout est fini, les

ondes du fleuve viennent recouvrir le bûcher en cendres. "Dessus nagent les ondines. A leur aspect, Hagen, qui n'avait cessé de suivre Brunehilde du regard, est saisi d'effroi... Il se précipite sur elle en s'écriant : "Ne touchez pas à l'anneau !"

Inutiles efforts, car les ondines reprennent possession de l'or du Rhin, et, radieuses, elles élèvent l'anneau dans les airs. Une grande lueur qu'on voit au ciel dénonce l'incendie du Walhalla et la fin du règne des dieux.—E. G.

HISTORIQUE DU CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

II

(Suite.)

Mais revenons à la dépêche du comte Grey à lord Elgin. Dans cette dépêche, le ministre des colonies se demande quel serait le coût probable de ce chemin, et il fait ces calculs appuyés sur des raisonnements dont voici la substance :

En jugeant par l'analogie que présentent les lignes semblables aux Etats-Unis, c'est-à-dire celles qui traversent plusieurs Etats offrant des avantages analogues, en donnant tout le poids qu'elles méritent aux considérations de nature à modifier, en l'augmentant, le coût de la construction de l'intercolonial, et en faisant les meilleures estimations que peuvent lui permettre les données obtenues, il pense n'être pas éloigné de la vérité en donnant la somme de £8,000 sterling par mille, comme le coût probable du chemin projeté. La distance totale d'Halifax à Lévis, en suivant le tracé de l'ingénieur royal, étant de 635 milles, la somme nécessaire serait donc de £5,080,000 sterling (à peu près vingt-cinq millions de piastres), les frais d'équipement compris.

D'après le projet de 1848, les trois colonies devaient fournir annuellement £60,000 sterling, le gouvernement impérial une somme égale ; ces deux montants réunis représentaient, à 4 par cent (intérêt des emprunts contractés avec la garantie impériale à cette époque), un capital de £3,000,000.

Un autre moyen suggéré par le ministre des colonies en 1848 était de prélever le montant nécessaire par voie d'emprunt effectué par le gouvernement anglais, mais les provinces devaient en rembourser les sept-dixièmes, répartis comme suit : le Nouveau-Brunswick, deux dixièmes ; la Nouvelle-Ecosse, deux dixièmes, et le Canada-uni, trois dixièmes, les trois autres dixièmes devant être payés par l'Angleterre.

Qu'on ne s'étonne pas si les provinces exigeaient alors la contribution de l'Angleterre ; car il ne faut pas oublier que le gouvernement anglais considérait ce chemin comme un chemin militaire, indispensable pour le transport de ses troupes en cas d'attaque de ses possessions.

Enfin, toujours suivant le projet de 1848, le chemin, une fois terminé, serait exploité à frais communs par les gouvernements provinciaux, ou par une compagnie qui se formerait à cette fin, qui louerait la voie ferrée aux conditions et pour le temps qu'ils jugeraient convenables ; avec la garantie impériale, le capital nécessaire serait obtenu à des conditions plus avantageuses ; ensuite, les gouvernements, faisant construire le chemin, auraient un contrôle absolu sur cette grande voie de communication.

Telle était alors la pensée des auteurs du projet.

Nous avons dit que le tracé du major Robinson avait été adopté par le ministère anglais et par les législatures provinciales. En conséquence de cette adoption, les trois provinces votèrent chacune la somme de £20,000 sterling, payable annuellement ; ce montant devant représenter l'intérêt de la moitié des trois millions que l'on considérait comme suffisants pour commencer l'entreprise, le gouvernement anglais devant s'engager à payer les soixante autres mille livres ; les colonies assuraient en même temps à la compagnie qui se chargerait d'entreprendre la construction, une concession de dix milles de chaque côté de la ligne, lorsqu'elle passerait sur les

terres du domaine public, et à acheter à leurs propres frais le droit de passage sur les propriétés privées.

Mais l'espérance que les colonies avaient d'obtenir l'aide du gouvernement impérial, soit sous forme de contribution partielle, ou sous celle de garantie d'emprunt, était trompeuse. En 1850, Sir George Hervey, lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, demanda formellement au comte Grey la garantie du gouvernement anglais pour l'emprunt nécessaire à la construction de l'intercolonial; ce dernier répondit promptement que le gouvernement de Sa Majesté n'était pas préparé à soumettre au parlement aucune mesure pour prélever les fonds nécessaires à la construction de ce chemin. C'était un rude coup porté aux espérances qu'on avait entretenues jusque là. On attribua généralement ce refus à un rapport envoyé au ministère des colonies par un ingénieur royal, le capitaine Harnass, alors en garnison à Halifax, et qui, pour une raison qu'on n'a jamais bien connue, était hostile au chemin de fer intercolonial.

III

Je passe sous silence la conférence qui eut lieu à Portland, afin de construire un chemin entre le Nouveau-Brunswick et l'Etat du Maine; la mission de M. Howe en Angleterre, et sa tentative infructueuse auprès du gouvernement anglais pour le faire revenir sur sa décision, et j'arrive à la conférence qui eut lieu à Toronto en 1851. Les délégués choisis par les provinces maritimes arrivèrent à Toronto le 15 juin; ils y rencontrèrent les membres du gouvernement canadien et furent reçus avec bienveillance par lord Elgin; les ministres canadiens leur assurèrent qu'ils étaient prêts à soumettre au parlement une mesure qui pourvoierait à la construction du chemin. Le lendemain, ils furent admis à la séance du Cabinet; on discuta les bases d'un arrangement, qui furent finalement adoptées et mises par écrit. D'après cet arrangement, le gouvernement du Canada s'engageait à prolonger la ligne de Québec à Montréal, puis de là jusqu'à Hamilton et à Windsor, vis-à-vis le Détroit; la ligne du Great Western était alors en construction. De son côté, le Nouveau-Brunswick demandait de l'aide pour construire le chemin de manière qu'il s'étendit au territoire de l'Etat du Maine. Le comte Grey refusa d'acquiescer à cette dernière partie de l'arrangement. Le Canada, en apprenant cette nouvelle, comprit immédiatement que le Nouveau-Brunswick allait abandonner la ligne de Québec, et il envoya trois délégués à Frédéricton, afin d'entamer, si cela était possible, de nouvelles négociations. La conférence se continua à Halifax et eut pour résultat l'entente que les trois provinces construiraient le chemin de Québec par la vallée de la rivière Saint-Jean. Ce nouvel arrangement étant plus favorable au Nouveau-Brunswick, il fut décidé qu'il supporterait les cinq-douzièmes des frais de construction; une nouvelle délégalion fut chargée d'aller en Angleterre pour s'assurer du concours du gouvernement anglais et en obtenir la garantie de l'emprunt nécessaire à la construction du chemin de fer intercolonial par la vallée du lac St. Jean.

C'est alors que commence le rôle de M. Hincks. A cette époque, de nouvelles combinaisons politiques avaient eu lieu en Canada, par suite de la résignation de sir L. H. Lafontaine; Phon. John Young était monté au pouvoir et M. Hincks y était resté.

M. Young se disait favorable au chemin de fer intercolonial, mais il regardait le chemin de Montréal à Hamilton comme d'une importance plus immédiate que l'autre, spécialement en vue de l'accès que nous devions avoir prochainement à l'Atlantique par le chemin de Portland.

C'est ainsi qu'il parlait à ses électeurs de Montréal en juin 1851. Comme on le voit, M. Young, en même temps qu'il annonçait d'avance la construction du Grand-Tronc, faisait aussi connaître sa politique partielle et injuste. En servant Montréal et le Haut-Canada, il pensait qu'après cela, il n'y avait plus rien à faire pour le pays.

M. Hincks acquiesça à cette nouvelle politique qui le mettait en contradiction avec lui-même, puisque, comme ministre du Canada, il avait donné son assentiment à l'arrangement conclu à Halifax, et avait été nommé délégué conjointement avec MM. Hicks et Chandler, des provinces maritimes. M. Hincks devança ses collègues en Angleterre; il obtint une audience de lord Derby, alors premier ministre, et le lendemain, il eut une entrevue avec MM. Jackson, Peto, Brassey et Betts, les grands entrepreneurs de chemins de fer, et même on prétend qu'il avait conclu avec eux, avant l'audience, des arrangements pour la construction du Grand-Tronc.

Quelques jours après son entrevue avec les entrepreneurs, dans les bras desquels il s'était jeté (je ne dirai pas pour quoi), il écrivit à sir John Packington, qui avait remplacé le comte Grey au ministère des colonies, une lettre plus que cavalière dans laquelle il manifestait une mauvaise humeur qui n'avait pas sa raison d'être, si ce n'est de vouloir rompre, par tous les moyens possibles, les négociations entamées, au profit d'un projet nouveau qu'il laisse deviner dans sa lettre.

La délégalion échoua naturellement, et le résultat de son voyage fut l'abandon du chemin de fer intercolonial au profit de celui du Grand-Tronc, dont la construction commença l'année suivante, et qui, bien qu'entrepris par une compagnie anglaise, a coûté plus de vingt millions de piastres au Canada.

Le chemin intercolonial étant abandonné, les provinces maritimes ne se reposèrent plus que sur elles-mêmes pour bâtir les voies ferrées dont elles avaient besoin. Le Nouveau-Brunswick construisit la ligne de Saint-Jean à la Pointe-du-Chêne; cette ligne passa à la Puissance du Canada lors de la confédération des provinces, et elle fait actuellement partie de l'intercolonial. La Nouvelle-Ecosse construisit une ligne d'Halifax à Truro, longue de 61 milles; elle fait aussi partie de l'intercolonial et a été construite d'après le tracé du major Robinson.

(A continuer.)

L'EXCURSION A NEW-YORK

SOUS LE PATRONAGE DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE ET DE L'UNION SAINT-JOSEPH DE MONTRÉAL.

Le 6 septembre, a eu lieu à New-York, l'une des démonstrations les plus imposantes dont cette ville ait été jusqu'ici témoin.

Le gouvernement français voulant prouver sa reconnaissance envers la population new-yorkaise qui, lors de la guerre franco-prussienne, avait envoyé des secours considérables à la ville de Paris, lui a fait cadeau d'une magnifique statue de Lafayette, dont l'installation fut fixée au 6 septembre, anniversaire de la naissance de ce grand homme.

La population française de New-York a cru l'occasion des plus favorables pour donner à cette solennité un caractère national. S'étant mise généreusement à contribution pour fournir le piédestal sur lequel devra reposer la statue Lafayette, elle a voulu, par une invitation générale à toutes les sociétés de même origine, et plus particulièrement à quelques-unes d'entre elles, les convier toutes à cette fête de famille.

Un grand nombre, et nous pourrions dire la majeure partie, ont accepté avec empressement une offre aussi généreuse et patriotique.

Les Sociétés Saint-Jean-Baptiste de Montréal, de Québec, l'Union Saint-Joseph de Montréal et plusieurs autres associations de bienveillance et de secours mutuel, ont répondu affirmativement à ce chaleureux appel.

En échange, le comité français de New-York a assigné aux délégalions de la province de Québec une place d'honneur qu'elles ont su occuper avec la dignité dont elles ont fait preuve jusqu'ici.

Voulant donner, de notre côté, un caractère tout à fait distinctif à cette dé-

monstration, le comité conjoint de la Saint-Jean-Baptiste et de l'Union Saint-Joseph de Montréal, décida de faire une excursion spéciale, offrant ainsi à un chacun le moyen, par la modicité des prix et les charmes du voyage, de témoigner ses sympathies envers une nation à laquelle nous rattachent si tendrement les liens du sang et la communauté de croyance.

La Compagnie du Vermont Central, avec cette esprit de libéralité qui la distingue si éminemment quand il s'agit de fêtes nationales ou religieuses, par l'entremise de son digne représentant à Montréal, M. F. Picard, se prêta de grand cœur aux désirs du comité, et le 4 septembre, à 6.45 heures du matin, un train spécial partait de Montréal, parcourant la route pittoresque de Saint-Jean à New-London, où les voyageurs prirent un splendide steamer qui les débarqua vers les 7 heures du matin à New-York.

Afin de mettre cette excursion à la portée de toutes les bourses, la Compagnie du Vermont Central décida de ne charger de Montréal à New-York et retour, que \$13 en argent américain.

STATUE DE LAFAYETTE

LA FÊTE D'INAUGURATION

Le Lafayette offert par la République française à la ville de New-York est la Lafayette de la Révolution; Lafayette, jeune, enthousiaste, enivré de l'esprit nouveau qui a passé comme un souffle régénérateur sur le dix-huitième siècle, pour devenir la philosophie et la loi de celui-ci; c'est Lafayette n'ayant pas encore passé sous la meule des événements et des passions politiques qui a écrasé tous les hommes publics de cette génération—jacobin pour les uns, réactionnaire pour les autres—et dévoué aux yeux des partis du prestige dont il avait entouré son héroïsme, inspiré du fanatisme de la liberté. Le Lafayette dont nous venons de saluer l'image est celui qui restera dans l'histoire, quand l'histoire aura fait son œuvre en donnant leurs véritables proportions aux événements et aux hommes. C'est l'adolescent de dix-neuf ans qui quitte tout, rang, fortune, pour traverser les mers et apporter son cœur et son bras à une cause qui l'exalte et le passionne, la cause d'un peuple enchaîné, dont l'affranchissement fournira un asile et un exemple aux opprimés du monde entier.

Au moment que le sculpteur a choisi pour représenter son héros, Lafayette va mettre le pied sur le sol américain. Debout sur la proue du vaisseau qui l'apporte, il presse d'une main son épée sur sa poitrine, et de l'autre, noblement étendue, il offre ses services au peuple à la délivrance duquel il vient se consacrer. Ses formes juvéniles, peu favorables à la statuairie, sont soutenues par une draperie ingénument disposée, qui donne de l'ampleur à la figure sans rien ôter à la finesse des lignes et à l'élégance de l'ensemble. Enfin, le piédestal dont les proportions et la forme s'harmonisent admirablement avec l'attitude et l'aspect général de la statue, est orné de guirlandes de feuillages emblématiques: le lierre, qui symbolise l'amitié; le laurier, la gloire, et le chêne, la force. Sur les parois seront gravées les inscriptions suivantes: en face: Lafayette; à l'ouest: To the City of New-York, France, in remembrance of sympathy in time of trial, 1870-1871; à l'est: As soon as I heard of American Independence, my heart was enlisted, 1776; enfin, au sud: Erected 1876. Ce piédestal, offert par les résidents français de New-York, est l'œuvre de M. de Stuckle, architecte distingué attaché au département des bâtiments publics de la ville, dont les services ont d'ailleurs été très-utiles au comité, dans ses rapports avec les autorités municipales.

Le cortège s'était formé suivant les instructions données à chaque corps en particulier, dans la cinquième avenue et les rues adjacentes, en face et au-dessus de l'hôtel Brunswick. Il a descendu la cinquième avenue jusqu'à la 4e rue, et rejoint Broadway, qu'il a remonté jusqu'à la 14e rue, en face de la statue de Lafayette, qui se trouve exactement dans l'axe de cette rue.

En arrivant à Union Square, les soldats des États-Unis et les régiments de milice ont été se masser autour de la statue de Washington, tandis que le cortège français, y compris les sociétés canadiennes et celles des environs, occupait le côté ouest du parc. Les personnes munies de cartes d'invitation ont pris place dans un espace réservé, à droite et à gauche, en avant de la statue. En arrière, se sont groupés les corps de musique et les sociétés chorales. Aux côtés de la statue et au second, s'élevaient trois mâts géniens, les deux premiers portant une flamme aux couleurs nationales. Le troisième était muni d'un appareil communiquant au drapeau américain, dans lequel la statue était enveloppée. La présentation officielle a été faite par M. le consul-général de France au maire de New-York. A ce moment, M. Bartholdi a détaché les liens retenant le drapeau servant de voile, qui s'est élevé alors et s'est déployé à la tête du mât resté nu jusque-là. Cela a été le signal du salut. Les troupes ont présenté les armes et une salve de 21 coups de canon a été tirée sur

la place. Il y a été répondu immédiatement, sur un signe transmis par le télégraphe, par l'artillerie de l'arsenal de Brooklyn, par la frégate américaine *Minnesota*, la batterie, et par la corvette *Plymouth*. En même temps, la musique a exécuté la *Marseillaise*, entonnée par la société chorale *L'Espérance*. Cela a été le moment culminant de la cérémonie, qui s'est terminée par des discours, des chants et des morceaux patriotiques français et américains.

Voici, d'ailleurs, le programme qui a été suivi pour l'inauguration:

- A trois heures et demie, présentation à M. le maire de la ville de New-York de la statue du général Lafayette, au nom de la République Française, par M. E. Breuil, consul-général.
- Salut militaire; la "Marseillaise," exécutée par les musiques réunies et les chœurs.
- Acceptation de la statue par le maire de New-York.
- "Hail Columbia."
- Discours par M. F. R. Condert.
- "France," chœur patriotique de Laurent de Billé, exécuté par les membres de la société chorale *L'Espérance*.
- Discours français par M. Ch. Villa.
- Musique: airs nationaux français et américains.
- Adresse par le Rév. W. C. Cartell, président du "Lafayette College" de Easton (Pa.).
- Adresse par O. G. Brady, membre de Morton Commandery, un des derniers membres survivants qui étaient présents à l'initiation du général Lafayette comme Chevalier Templier de Morton Commandery en 1823.
- Pendant la cérémonie et le reste de la journée, le drapeau français a été arboré au grand mât des navires de guerre américains et sur les édifices publics. Les transatlantiques français étaient pavés, et beaucoup de nos compatriotes ont déployé le drapeau national aux fenêtres de leurs habitations.
- La journée s'est terminée dignement par le festival préparé par le bataillon des *Garde Lafayette*, à Hamilton Park, et auquel toute la population française a voulu assister.

Les Canadiens-français venus à New-York pour prendre part aux cérémonies d'inauguration de la statue Lafayette, étaient au nombre de 257. Partis lundi de Montréal à sept heures du matin, ils sont arrivés le 5 en cette ville, à neuf heures. Tous étaient membres de sociétés canadiennes; quarante étaient spécialement délégués pour la solennité. Le comité se composait comme suit: MM. L. Archambault, président; Adolphe Ouimet, secrétaire; J. A. Plinguet, trésorier; J. Gauthier, A. Frigon, Dr. Lachapelle, P. L. Duvert. Toutes les délégalions spéciales étaient au grand complet.

Le corps de musique—qui porte le nom de "Musique de la Cité"—est composé de 26 exécutants. Il est exclusivement composé de Canadiens-français et c'est le meilleur du Canada. Il peut supporter la comparaison avec les meilleurs corps similaires des États-Unis.

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE NO. 33 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

Charade No. 14.—Four-page.

V. P.

Mot carré No. 14.

A	N	N	E
N	O	E	L
N	E	R	F
E	L	F	E

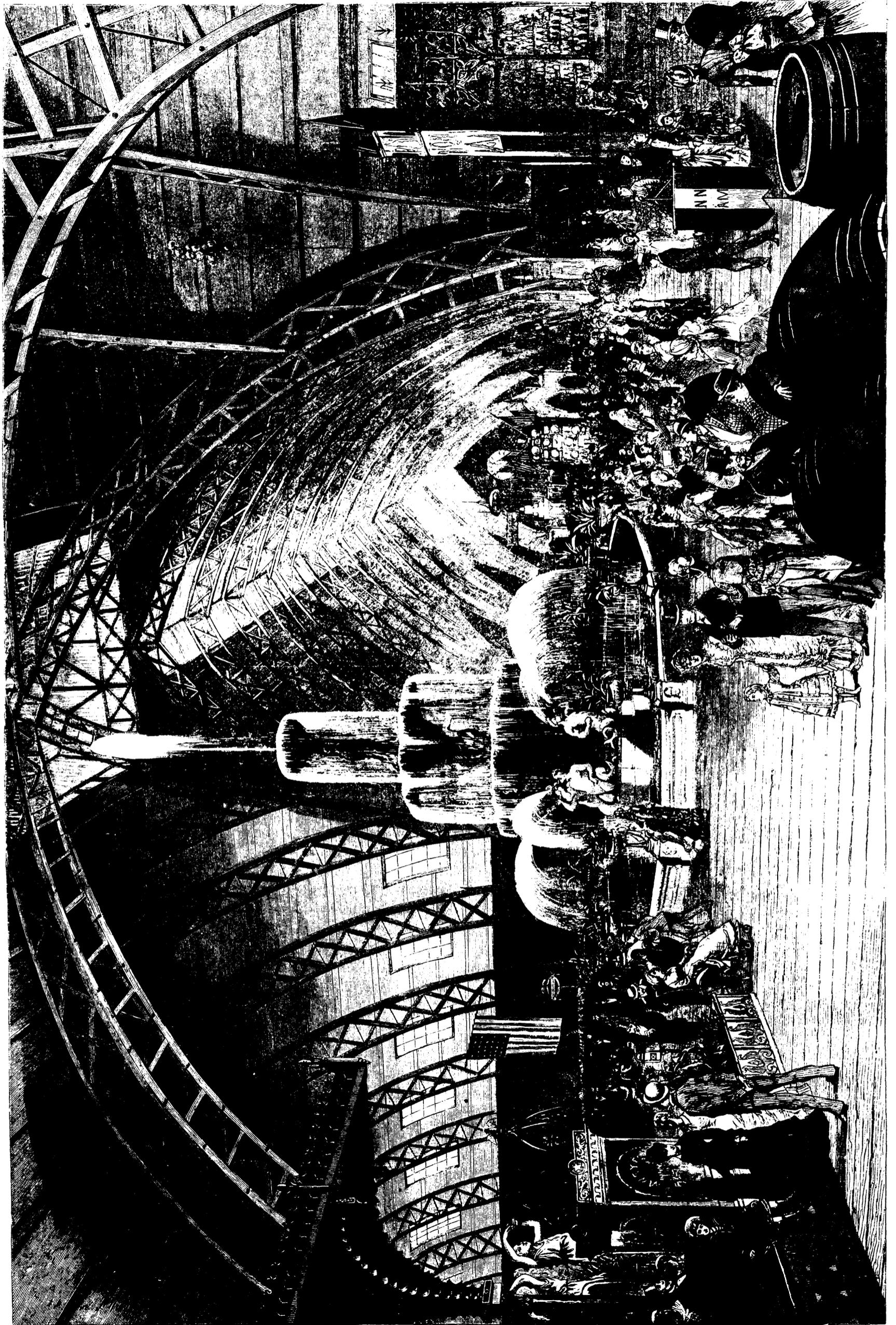
ANAGRAMMES

- No. 1.—Aigle
- No. 2.—Grive
- No. 3.—Linotte
- No. 4.—Elan
- No. 5.—Perroquet
- No. 6.—Pigeon
- No. 7.—Pie
- No. 8.—Condor
- No. 9.—Caille
- No. 10.—Chameau
- No. 11.—Tigre
- No. 12.—Bison
- No. 13.—Souris
- No. 14.—Sanglier
- No. 15.—Papillon
- No. 16.—Poule
- No. 17.—Rat
- No. 18.—Chien
- No. 19.—Tapir
- No. 20.—Limace
- No. 21.—Lion
- No. 22.—Cigale

séduisantes,	D	S				
chères aux patriotes,	P	I				
enfantines,	B	B				
religieuses,	A	B				
chéries,	M	E				
complaisantes,	G	E	D			
sottes,	E	B	T			
féroces,	I	N				
en mille morceaux,	H	E				
impératives,	C	D	O	B	I	C
agréables aux marchands,	H	T				
tristes,	D	C	D			
actives,	O	Q	P			
Les moins obéissantes,	G	A	C	O	B	I
Les moins hautes,	A	B	C			
La moins chrétienne,	N					
La plus utile aux charretiers,	U					
Celles qui n'arrivent jamais à rien,	L	A	V	G	T	

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

- Charade No. 14.—J. E. Hébert, J. A. Goudron, A. de Marché, B. E. Pelland, P. Laurendeau jr. N. Fournier, J. R. et Ar. Peltier, Dme P. P., Diles Valois et Fortier, S. Bérou, Mlle H. Mousseau, A. P. Garon.
- Mot carré No. 14.—J. A. Goudron, A. de Marché, B. E. Pelland, P. Laurendeau jr., N. Fournier, J. R. et Ar. Peltier, Dme P. P., Diles Valois et Fortier, S. Bérou.
- Anagrammes (22): J. E. Hébert, 21; J. A. Goudron, 17; Alvina Legros, 15; R. Forget, 18; A. de Marché, 22; B. E. Pelland, 22; P. Laurendeau jr., 12; V. P., 22; N. Fournier, 22; Ar. Peltier, 22; J. R. Peltier, 20; A. Duguay, 17; Dme P. P., 22; Diles Valois et Fortier, 22; S. Bérou et Cie., 21; M. de Laval, 17; Dlle H. Mousseau, 21; E. Lenoir, 9; E. Delfausse, 12; A. P. Garon, 18; A. D. D., 22.
- Questions alphabétiques (19): J. E. Hébert, 5; J. A. Goudron, 7; A. de Marché, 11; B. E. Pelland, 11; V. P., 13; J. R. et Ar. Peltier, 10; Dme P. P., 11.



PHILADELPHIE—INTERIEUR DU PALAIS DE L'AGRICULTURE

PAR UN SOLEIL D'ÉTÉ

Par un soleil d'été, ciel pur et blanches nues.
Sur le sable des pares mes yeux ont vu souvent
Des vieillards cheminer le long des avenues,
Aïeuls au dos courbé, l'air calme et souriant.

Quand dès l'aube tintaient les cloches matinales,
Aux premières lueurs des chapiteaux dorés
Dans l'ombre des piliers, au fond des cathédrales,
Ils étaient prosternés sur les parois sacrés.

Je connais une femme, une sainte, une mère,
Qui tous les jours récite un chapelet béni
Pour son fils tout rempli d'orgueil et de misère,
Pour son fils moins pieux qui l'aime et la bénit.

Après le temple austère ils aiment la verdure,
Et le parfum des fleurs et le chant des oiseaux.
Ces vivantes beautés de la grande nature,
Qui leur font oublier l'image des tombeaux.

Emouvante leçon des choses éphémères
Que ces fantômes blancs sous la terre étendus,
Qui viennent quelquefois, du fond des cimetières,
Apparaître et se plaindre aux vivants éperdus.

De ces spectres railleurs leur âme est poursuivie,
Ils sont épouvantés d'étranges visions—
Oh! qu'il est doux d'aimer, au déclin de la vie,
Les enfants, les oiseaux, les fleurs et les rayons!

Ils aiment avant tout cet âge fol et tendre,
Les tout petits enfants gracieux et flatteurs;
Et les aînés aussi qui peuvent les comprendre,
Et savent des secrets pour calmer leurs douleurs.

Sophocle nous émeut dans L'ŒDIPÉ A COLONNE
Quand il peint ce mortel fatalement puni,
Conduit et consolé par sa fille Antigone,
Œdipe malheureux de son pays banni.

Les rayons du couchant font penser à l'aurore,
Et le passé revient vaguement éclairé.
Pourquoi, mes vieux amis, pourquoi pleurer encore!
Vous avez tant souffert! Vous avez tant pleuré!

O vieillards, le déclin est parfois triste et sombre,
Mais vous avez l'espoir de l'immortalité.
Cette aurore qui vient du mystère et de l'ombre,
Et donne les tombeaux de sa douce clarté.

Vous y pensez souvent au sein des nuits sans voiles,
Quand, assis sur les seuils, rêvez vous reposez,
En admirant les cieux resplendissants d'étoiles,
Tous ces mondes par Dieu dans l'infini posés.

EDOUARD HUOT.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XIV

PAUVRE LAURE!

Faisons maintenant un pas en arrière et disons ce qui s'était passé entre Mlle Privat et son ténébreux fiancé.

Lorsque la porte du salon se fut refermée sur Champfort—une seconde après que l'étudiant exaspéré eut lancé à son rival l'apostrophe que l'on sait—Lapierre demeura quelque temps immobile, debout et la main crispée sur le dos d'un fauteuil, étourdi par ce coup inattendu.

Ce nom de *Saint-Monac*, cette allusion à un épisode de sa vie où il savait n'avoir pas joué le beau rôle, lui remettaient en mémoire trop d'événements terribles, pour ne pas lui faire perdre un instant son magnifique sang-froid.

Et, dans la bouche de ce jeune homme à l'œil menaçant—le cousin, presque le frère de la femme dont il convoitait la dot—un avertissement comme celui-là prenait les proportions d'une véritable déclaration de guerre, ressemblait à une intervention tardive, mais inévitable, de la Providence en faveur de la malheureuse victime de sa cupidité.

En une minute de réflexion, Lapierre remonta, anneau par anneau, la chaîne de ses méfaits... et il eut peur. La sombre figure d'une autre de ses victimes, d'un pauvre jeune homme aimé, dont il avait brisé la vie en lui enlevant le cœur de sa fiancée, lui apparut dans le nuage de sa menaçante rêverie...

Mais celui-là n'était pas le timide défenseur qui procédait par allusions et avertissements... Il arrivait comme la foudre, sombre et terrible... Six années de souffrances avaient éteint dans son cœur jusqu'au dernier atôme de pitié... Implacable justicier, il déchirait d'une main vengeresse le voile qui recouvrait les turpitudes de l'ancien espion de l'armée fédérale et mettait à nu la gangrène de son âme...

Où, Lapierre eut peur, et ses lèvres blémies murmuraient involontairement le nom de Gustave Lenoir!

Mais cette défaillance morale ne dura qu'une minute, et le misérable se raidit vigoureusement contre un sentiment qu'il qualifia de puéril. Il reprit donc bien vite son aplomb ordinaire et s'approcha de Mlle Privat, qui semblait encore sous l'effet des singulières paroles de Champfort:

—Mademoiselle, dit-il, vous avez entendu comme moi, je suppose, l'étrange menace que vient de me faire votre cousin?

—Oui, monsieur, répondit froidement Laure, et j'ai même pu remarquer la profonde impression que cette menace a produite chez vous.

Ah! reparti ironiquement Lapierre, vous êtes en vérité trop perspicace, mademoiselle, et rien ne peut vous échapper...

—Laure ne répondit pas.

—Mais, continua le jeune homme, laissez-moi vous dire que, cette fois-ci, votre flair si subtil vous a trompée.

—Je ne le crois pas, monsieur.

—Moi, j'en suis sûr—car, à n'en pas douter, vous avez cru que les insolentes paroles de ce Champfort m'ont fait peur.

—J'ai, en effet, non pas cru, mais vu cela.

—Mademoiselle, vous êtes dans la plus singulière der erreurs, et le sentiment que m'a fait

éprouver l'impertinence de votre cousin est tout autre.

—Vous ne me donnerez pas le change, monsieur.

—Écoutez-moi, et vous ne tarderez pas à être convaincu. Depuis longtemps déjà, je suis en butte aux mesquines agaceries de ce petit carabin qui vient de m'insulter, et je me suis demandé plus d'une fois quelle raison il avait de m'en vouloir...

—La ridicule menace de tout à l'heure, jointe à mes observations personnelles, a été pour moi un trait de lumière...

—Je tiens la clé de l'énigme.

—En vérité?... Vous êtes plus avancé que moi, car j'ignore complètement pourquoi mon cousin semble avoir pour vous un si profond mépris.

—Je vais vous en instruire, mademoiselle, et vous donner sans ambages la cause de ce grand mépris dont vous parlez avec une certaine complaisance.

—Je serais heureuse de le savoir, je l'avoue.

—Eh bien! soyez doublement heureuse, ma fiancée, car monsieur Champfort ne m'honore de son dédain que parce qu'il... *vous aime!*...

A cette déclaration formelle, qui venait confirmer des soupçons nés le jour même dans son esprit, la pauvre Laure se sentit pâlir affreusement. Sans le vouloir, elle porta une de ses mains à son cœur, tandis que l'autre comprimait son front qui semblait vouloir éclater.

C'est que, chez elle aussi, la lumière venait de se faire. Elle revit, à la clarté de cette tardive révélation, les beaux jours d'autrefois, alors que son cousin et elle folâtraient gaiement sur les plages du lac Pontchartrain ou prolongeaient leur douce causerie sous la véranda de l'habitation louisianaise...

Elle revit son père, qu'elle idolâtrait et dont le souvenir était encore si vivant dans son cœur; elle revit ce père malheureux, arrivant de l'armée en compagnie de Lapierre, la prendre sur ses genoux et la prier d'être particulièrement aimable pour son compagnon de voyage...

Puis, les promenades avec ce jeune homme, la vague effroi quelle éprouvait en sa présence, les attentions dont il l'entourait, le contentement du colonel à la vue de leur amitié apparente... tout cela défila rapidement sous ses yeux.

Enfin, la fantasmagorie de son rêve d'une minute lui montra, à son tour, le pauvre Champfort, devenu indifférent pour sa coquette cousine, fuyant sa société et rompant un à un tous les fils dorés de la douce intimité qui les unissait—provoquant chez la jeune créole, dont l'orgueil natif était piqué au vif, cette réaction de froideur pleine d'amertume qui caractérisa par la suite leurs rapports journaliers...

La malheureuse jeune fille revit tout cela en quelques instants, et une larme brûlante vint trembloter au bord de sa paupière.

—Comme nous aurions pu être heureux! se dit-elle.

Mais la vue de Lapierre, debout en face d'elle et suivant du regard les impressions produites par sa déclaration, la ramena bientôt à la froide réalité.

Elle reprit toute son énergique attitude et, relevant fièrement la tête:

—Vous pensez que mon cousin m'aime, dit-elle... Hé! quand cela serait?

Lapierre hésita une seconde, puis il répondit avec force:

—Ah! ah! quand cela serait!... Puisqu'il en est ainsi, mademoiselle, et puisque vous trouvez si peu étrange qu'un autre homme que moi, qui dois vous épouser ces jours-ci, vous fasse impunément la cour, eh bien! je vais laisser le champ libre à cet heureux rival... Mais je jure Dieu que le nom de votre père sera déshonoré.

—Ah! ce secret, ce fatal secret!... murmura Laure éperdue.

—Je le divulguerai, mademoiselle, et le monde entier saura que le colonel Privat a forfait à l'honneur.

—Hélas!... pauvre père! gémit la jeune fille.

—L'Amérique apprendra, poursuivit Lapierre, qu'il s'est trouvé dans son armée un officier assez dépourvu de patriotisme pour escompter le dévouement de ses soldats et réparer les brèches de sa fortune en volant les défenseurs de la patrie...

—Vous mentez, misérable!... Mon père n'a pu descendre si bas.

—Et la lettre, la fameuse lettre?... se contenta de répondre froidement Lapierre.

—Ah! ce n'est que trop vrai!... Pauvre père! murmura Laure anéantie.

—Cette lettre, acheva l'ex-fournisseur, dans laquelle votre père vous fait l'aveu de son déshonneur et vous supplie, au nom de votre amour pour lui, d'empêcher, par votre mariage avec moi, que le seul dépositaire du terrible secret ne révèle son crime?...

—Oui, oh! oui, je m'en souviens, sanglota Laure, et cette prière d'un mourant sera exaucée... Je serai votre femme; je me sacrifierai pour que les ossements de mon malheureux père ne tressaillent pas de honte dans leur tombeau.

—Voilà qui est bien, et j'admire un dévouement filial poussé jusqu'au point de consentir à un aussi monstrueux mariage, reprit Lapierre avec ironie... Mais, mademoiselle, quand on se pose en héroïne, il ne faut pas faire les choses à demi; et, puisque vous êtes décidée à vous sacrifier—suivant votre expression—je désire que ce sacrifice soit complet.

—Que voulez-vous dire?... que vous faut-il de plus? demanda Laure avec exaltation... N'est-ce pas assez d'enchaîner ma vie à la vôtre

et de renoncer pour toujours à mes plus chères illusions, à ma part de bonheur en ce monde?...

Ma fortune, cette misérable dot que vous convoitez, ne suffit-elle pas à vos appétits cupides?... Va-t-il me falloir supplier mon frère de renoncer aussi à la sienne en votre faveur, pour que votre traître bouche ne révèle pas des malversations dans lesquelles vous avez trempé, ne trouble pas le dernier sommeil du malheureux et confiant officier dont vous avez causé la mort?...

—Voyons, dites, monsieur le chevalier d'industrie... ne vous gênez pas! Vous possédez un secret qui vaut une mine d'or: exploitez-le avec le talent que vous avez déployé là-bas, entre les armées ennemies!

Et la fière créole, brisée d'émotion, se couvrit le visage de ses mains crispées.

Quant à Lapierre, cette sanglante flagellation lui causa un mouvement de rage.

Il parut sur le point d'éclater. Mais sa nature perverse rentra vite dans son calme de reptile.

Redoutant par-dessus tout une scène où il n'avait rien à gagner, et craignant que le désespoir de Laure ne la porta à tout confier à sa mère, il avala sans sourciller la terrible mercuriale de sa victime, et répliqua d'une voix douceuse:

—Tout doux! ma belle fiancée, la colère vous écarte et vous fait dire des choses que votre cœur ne pense pas. Je suis trop au-dessus de vos insinuations et ma conscience est trop nette sous ce rapport, pour que je m'offense sérieusement de propos dictés par un dépit excessif. Laissez-moi vous dire seulement, mademoiselle, que votre père eût parlé tout autrement que vous ne le faites, et qu'il n'eût pas récompensé par des injures les services que j'ai pu lui rendre...

—Vous vous faites payer trop cher ces prétendus services, pour avoir le droit de les rapeler, interrompit Laure avec amertume... Et encore, ajouta-t-elle, Dieu seul sait...

Elle n'acheva pas.

—Dieu seul sait, continua Lapierre avec componction, que je poursuis auprès de la fille l'œuvre commencée avec le père...

—Vous ne croyez pas dire si vrai! murmura la jeune créole.

—Dieu seul sait, reprit sans s'émouvoir l'ex-fournisseur, que mon mariage avec vous n'a toujours été, dans ma pensée, qu'un premier pas vers la grande œuvre de réparation que j'ai promis solennellement d'accomplir au chevet du colonel Privat mourant. Cette dot que vous me reprochez si injustement de convoiter, savez-vous, jeune fille, à quoi elle est destinée?

—Je ne le sais que trop.

—Vous ne le savez pas du tout, au contraire. Eh bien! je vais vous le dire. Votre dot, mademoiselle—environ deux cent mille piastres—passera presque toute entière à restituer les sommes subrepticement empruntées par votre père à la caisse de l'armée; cette misérable fortune devant laquelle vous m'accusez de ramper, je m'en dessaisirais aussitôt après notre mariage pour la rendre à qui elle appartient, pour enlever de la croix d'honneur de mon malheureux ami, le colonel Privat, la tache d'ignominie qui la souille...

—Voilà, mademoiselle, la mine que j'exploite; voilà l'industrie que je pratique!

Et Lapierre, en prononçant ces mots, avait un accent si irrésistible de noble franchise, que la pauvre Laure abaissa lentement sa paupière brûlante, et qu'une soudaine réflexion traversa son cerveau endolori:

—S'il disait vrai!

Lapierre lut au vol cette pensée sur le front de la jeune fille.

Il reprit gravement:

—Maintenant, mademoiselle, injuriez-moi, si vous en avez le cœur: je n'en continuerai pas moins à remplir la mission sacrée que je me suis imposée.

—Ni les menaces de votre adorateur Champfort, ni vos insinuations malveillantes ne me feront fléchir, ne me détourneront de la route que je poursuis—route qui aboutit à la réhabilitation de mon pauvre ami, le colonel Privat.

—Mais prenez garde, orgueilleuse jeune fille, que vos froideurs et vos dédains ne changent—en une heure de colère—ma mission de salut en mission de vengeance. Ce jour-là, je serai inflexible, et ni le pouvoir magique de votre beauté, ni vos supplications, ni vos larmes n'empêcheront le déshonneur de s'abattre sur votre maison.

Laure était émue.

Un violent combat se livrait en elle-même depuis quelques instants.

Tout à coup, elle se leva et, tendant sa main à Lapierre:

—Monsieur, dit-elle, si j'ai eu des torts vis-à-vis de vous, pardonnez-les-moi. Je veux vous croire, car il serait trop malheureux que mon obstination causât l'éternelle honte de ma famille.

—Dites ce que vous exigez de moi: j'obéirai.

Un éclair de triomphe passa dans les yeux de l'ex-fournisseur. Il saisit avec empressement la main de sa fiancée et, la portant respectueusement à ses lèvres, il dit en fléchissant le genou comme un preux chevalier qu'il n'était pas:

—Mademoiselle, le plus humble de vos adorateurs n'a pas ici à commander, mais à implorer.

—Implorez alors, répondit froidement Mlle Privat, mais faites vite, car cette scène m'épuise.

—Eh bien! mademoiselle, répliqua Lapierre en se levant, je m'estimerai heureux si vous

daigniez vous montrer en compagnie un peu plus bienveillante à mon égard.

—Je ferai mon devoir de fiancée, monsieur. Après?

—Après?... Ma foi, je ne vous cacherai pas que je tiens beaucoup à ce que votre cousin ne vienne plus jouer vis-à-vis de vous le rôle de protecteur, ou plutôt celui de vengeur—comme si vous étiez une victime et moi un bourreau.

—C'est affaire entre vous et lui. Quant à moi, je n'ai jamais dit à mon cousin un seul mot de nature à lui laisser supposer que je fusse forcée, d'une façon quelconque, de vous épouser.

—Cependant, ce jeune homme vous aime...

—Je n'en sais rien, monsieur.

—Comment!... il ne vous l'a jamais dit!

—Jamais.

—Du moins, sa manière d'agir vis-à-vis de vous a dû vous le prouver?

—C'est tout le contraire. Mon cousin a toujours été très-réservé—plus que cela, très-froid avec moi.

—Alors, comment expliquer sa conduite d'aujourd'hui?

—Je n'ai aucune explication à donner.

Lapierre réfléchit une demi-minute, puis se levant:

—Très-bien, mademoiselle, je vous remercie de votre condescendance. Ne pouvant vous prier de fermer la bouche à mon insulteur de tantôt, je me chargerai moi-même de cette besogne en temps et lieu... Je tâcherai de lui faire rentrer son rôle de vengeur.

Laure s'était levée à son tour et se disposait à quitter le salon. Au moment de franchir la porte, elle entendit la dernière phrase de Lapierre.

Elle s'arrêta et répondit d'une voix grave:

—Monsieur Lapierre, si j'ai besoin d'être vengée, ce ne sera ni par mon cousin Champfort, ni par d'autres... Mon vengeur, ce sera Dieu!

Et s'inclinant froidement, elle se dirigea vers la salle à manger, où se trouvaient réunis les hôtes de la maison.

Lapierre la suivit, sans prononcer une parole.

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

NOUVELLES GÉNÉRALES

QUÉBEC

Québec, 4 septembre.—Sa Grandeur l'Archevêque de Québec a reçu, hier, de Rome, un décret apostolique conférant le plus grand honneur à l'Université Laval.

Par ce décret, Sa Grandeur l'Archevêque est nommé Chancelier Apostolique et Préfet de la Propagande.

Il n'y a qu'une seule université dans le monde qui ait reçu un si grand honneur, c'est la célèbre Université de Louvain, en Belgique.

Québec, 4.—Ce matin, vers une heure, un incendie a éclaté à bord du vapeur *North*, un des plus beaux bateaux traversiers qui font le service entre Québec et Lévis; il se trouvait en ce moment à son quai à Lévis. L'incendie fit des progrès si rapides qu'avant qu'on put tenter le moindre effort pour l'arrêter, le bateau était entouré de flammes. On ignore complètement la cause de ce sinistre. Ce vapeur était la propriété de la compagnie des bateaux traversiers de Québec et Lévis; il avait coûté \$17,000 et était assuré pour \$13,000 à la Royale Canadienne et à la Stadacona.

Le nommé Catellier, mécanicien, et deux hommes de l'équipage se sont brûlés gravement en essayant d'éteindre les flammes.

—M. G. B. Hall, un de nos citoyens les plus estimés et des plus respectables, est mort, hier au soir, à sa résidence de Montmorency, d'une maladie de cœur. M. Hall était un des plus grands marchands de bois du Canada; les affaires de sa maison seront continuées par ses héritiers.

—Les navires de guerre anglais qui étaient depuis quelques jours dans le port ont levé l'ancre aujourd'hui à midi, pour se rendre à Halifax.

—Hier soir, le lieutenant-gouverneur Caron et Mme Caron ont offert un dîner à l'amiral anglais et aux officiers des navires de guerre *Belcherophon*, *Dryade* et *Argus*.

—Les cultivateurs des paroisses environnantes disent qu'il a fait la nuit dernière une assez forte gelée.

SAINT-HYACINTHE

Saint-Hyacinthe, 4.—Plusieurs envois de pain ont été reçus aujourd'hui. A. C. Truteau, ccr., et l'échevin Roy, de Montréal, sont arrivés par un convoi spécial, ce matin, avec un chargement de mille pains, qui ont été distribués immédiatement.

—Le *Courrier de Saint-Hyacinthe* a publié le 5 du courant un *extra* où nous lisons ce qui suit:

—Ceux qui ont appris l'effroyable malheur qui vient de fondre sur Saint-Hyacinthe et dont le *Courrier* a été une des nombreuses victimes, ne s'étonneront point de ne recevoir aujourd'hui qu'un *extra*. Dans l'incendie de dimanche, le 3 septembre, tout notre matériel a été brûlé, de même que nos presses, les files du *Journal d'Agriculture* et du *Farmer's Journal*, et nous n'avons pu sauver que nos livres de compte, quelques volumes du *Courrier*, quelques cases, et une faible partie des livres de notre bibliothèque.

—Ayant à acheter des presses et tout un matériel nouveau, de plus trouver à nous loger, chose très-difficile, il s'écoulera quelques semaines avant que nous puissions reprendre le

cours régulier de notre publication, et nous comptons beaucoup sur la sympathie de nos abonnés, pour les prier de consentir à ne recevoir d'ici à quelque temps que des extras. Nous ferons tous nos efforts pour que ce laps de temps soit aussi court que possible.

— L'enquête dans la cause de Magloire Blanchet, accusé d'avoir mis le feu à son magasin, se continue : les preuves s'amassent contre lui.

EGYPTE

New-York, 7. — Le correspondant parisien du Herald télégraphie ce qui suit :

« Je viens d'apprendre de bonne source qu'un nouveau désastre venait de frapper l'armée égyptienne en Abyssinie. Quinze cents Égyptiens, commandés par Rahile Pacha, ont été massacrés. Les Abyssiniens se sont ensuite portés sur Massarou et s'en sont emparés. La garnison et les officiers du gouvernement se sont enfuis à bord des bâtiments qui se trouvaient par bonheur dans le port, et sont arrivés à Suez sans être molestés. Le gouvernement égyptien tient à prendre sa revanche, et il a envoyé des troupes fraîches sur le théâtre des hostilités. La cavalerie et l'artillerie ont aussi réorganisés. »

CHINE

San Francisco, 7. — Des nouvelles de Hong-Kong, en date du 15 août, annoncent que la nouvelle du massacre de Ning Kane Foo est confirmée. L'église catholique a été détruite ; le prêtre officiant mis à mort, après avoir subi la torture, et son assistant tué également. Des cadavres ont été déterrés et souillés, et des centaines de fidèles ont subi des outrages.

Le ministre français a pris des mesures énergiques pour assurer le châtiment des coupables, parmi lesquels se trouvent plusieurs fonctionnaires chinois occupant un rang élevé.

Cet attentat a été suivi par plusieurs attaques ou meurtres sur des chrétiens. Soixante maisons ont été détruites ; on évalue les pertes matérielles à \$60,000.

ORIENT

Londres, 4. — Une dépêche de Belgrade au Times dit que Tchernayeff a subi une défaite écrasante et que son armée est complètement désorganisée. Grâce à la générosité des Anglais et à l'arrivée d'un corps d'ambulance avec un fonds de 1,000 louis, le correspondant du Telegraph s'est avancé jusqu'au champ de bataille avec plusieurs officiers de la Croix de Genève. Il a été témoin oculaire de l'action près d'Alexinatz. Il donne les détails suivants sur l'engagement :

« L'action continua sans interruption pendant onze heures et demie. La bataille se livrait sur le terrain que les Serbes avaient le plus fortifié dans tout le pays. C'était une rencontre décisive, longtemps attendue par les deux armées. La lutte a été d'une grandeur horrible. De chaque côté on combattait avec l'acharnement que l'on s'attendait à voir entre deux nations dont l'une avait pris les armes pour assurer son existence et l'autre luttait pour conserver sa suprématie. Le premier coup de canon a été tiré sous nos yeux. »

Londres, 6. — Une dépêche spéciale de Belgrade au Standard dit que quoique Tchernayeff ait été complètement battu, les Serbes ne se sont pas sauvés en désordre. Ils ont effectué leur retraite avec tant de fermeté que les Turcs ont cru plus prudent pour eux de ne pas les poursuivre. Cette défaite n'est pas un désastre pour la Serbie comme on l'avait d'abord annoncé.

Les communications avec Alexinatz ne sont pas interrompues. Cette place est occupée par une forte armée de Serbes.

Une dépêche de Belgrade au Times annonce qu'un membre de la société internationale de secours aux blessés a été assassiné par les Turcs et horriblement mutilé.

Paris, 6. — Nous apprenons par une dépêche venant de Constantinople, que sir H. G. Eliott, ambassadeur anglais, a présenté une demande pour la conclusion d'une armistice qui sera suivie de négociations de paix. L'armistice sera d'un mois.

L'Angleterre a déclaré que si le refus de la Turquie amène une intervention armée, la Porte ne devra pas compter sur elle. Cette déclaration a causé de la surprise et du mécontentement.

— On assure que le nouveau sultan inaugurera son règne par l'abolition de l'esclavage, et ne publiera pas de firman d'accession au trône.

Constantinople, 7. — Le nouveau sultan Abdul Hamid a reçu aujourd'hui l'épée d'Osman, en présence de tous les ministres.

Le correspondant du News dit que le bruit court que l'armée serbe, opérant sur la Morava, est entièrement démoralisée.

Londres, 8. — Le correspondant spécial du Standard, lui télégraphie de Belgrade que lundi les Turcs ont occupé la rive droite de la Morava. Alexinatz est en leur pouvoir ; la ville est presque entièrement déserte. Les Serbes du corps d'armée de Deligrad ne sont pas en état de reprendre la campagne.

Les Turcs ont commis d'abominables atrocités après la bataille de vendredi ; on raconte des histoires horribles, de viol et de meurtre des blessés ; des Russes ont été attachés à des arbres et brûlés vifs, des jeunes filles outragées et mises à la torture, etc. La route de Belgrade n'est pas défendue, rien n'arrête la marche des Turcs.

LE PÉLERINAGE A SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ. — Dimanche le 3 courant, Sainte-Anne de Beaupré était témoin d'un spectacle imposant, par le concours immense de catholiques accourus de tous côtés, pour donner une nouvelle

preuve de leur piété et de leur profonde vénération envers la mère de la Sainte-Vierge.

Montréal, Sorel, Québec et les paroisses environnantes étaient dignement représentés par des pèlerins de toutes les classes de la société au nombre de plus de 1,500.

Les pèlerins de Montréal avaient à leur tête le Révd. Messire Piette, qui avait bien voulu se charger de la direction du pèlerinage. Le Révd. V. G. Proulx, de Toronto, était du nombre des excursionnistes. Arrivés à 5 heures a.m., les pèlerins se formèrent en procession et firent leur entrée dans l'église en chantant des hymnes et des cantiques.

Aussitôt après la cérémonie de la vénération de la sainte relique, les pèlerins retourneront à bord du Cultivateur, qui se dirigea sur Québec, vers les 8 heures, et fit place aux bateaux de Sorel et de Québec.

Durant l'office du matin, le Révd. Messire Lajoie adressa la parole sur l'efficacité qu'il y avait de se soumettre à la volonté de Dieu, au milieu des souffrances et des revers de la fortune.

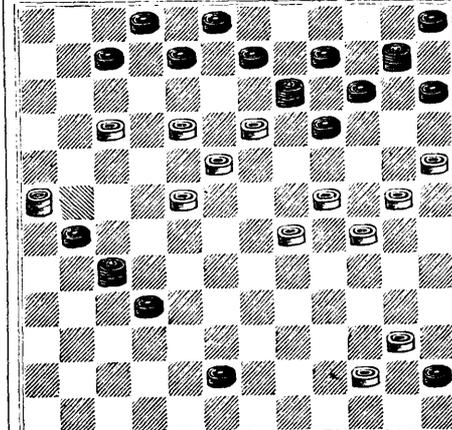
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 40

Par N. SAMSON, Village Lauzon, Lévis NOIRS



BLANCS Les Blancs jouent et gagnent Solution du Problème No. 38

Table with 2 columns: 'Les Blancs jouent de' and 'Les Noirs jouent de'. It lists moves for both sides, such as '29* à 3', '68* à 40', etc., ending with '36* 67* et gagnent'.

Solutions justes du Problème No. 38

Montréal : — W. Brisebois. Québec : — N. Langlois et J. Lemieux.

SIROP DE MIEL EN PETITS BARILS

A VENDRE

Dans toutes les Bonnes Epiceries

ET EN GROS

Au No. 88, RUE KING

MONTREAL.

7-35-4-51



VENTILATEUR BREVETÉ

DE GEO. YON

FERBLANTIER

ET PLOMBIER,

Approuvé par les hommes de science et de l'art, à la portée de toutes les bourses.

LISTE DE PRIX

Table listing prices for various ventilator models: 'Aspirateur pour tuyaux de poêle, suffisant pour aérer les pièces où passent les tuyaux... \$1.50', 'Aspirateur pour poêles de passage... \$3.00', 'Aspirateur pour poêles de cuisine... \$4.00', 'Appareil complet de ventilation... \$50 à \$55'.

EN VENTE AU NO. 241, RUE ST. LAURENT. Conditions: COMPTANT.

AUX DAMES ET DEMOISELLES

Une personne de bonne éducation, écrivant le français avec élégance, et possédant une connaissance de l'anglais qui lui permette de traduire couramment cette langue, pourra trouver de l'emploi pour quelques heures par semaine en s'adressant au soussigné. Il est nécessaire que cette personne ait du goût pour la toilette des dames et en possède tous les détails, et qu'elle ait aussi quelque idée de l'économie domestique. S'adresser par lettre à l'Éditeur de L'Opinion Publique, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Market price table with columns for 'FARINE', 'GRAINS', 'LEGUMES', 'LAITERIE', 'VOLAILLES', 'VIANDES', 'DIVERS'. It lists various goods like flour, wheat, beans, butter, and their prices in dollars and cents.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock: 'Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs... \$ 5 00 à \$ 5 50', 'Vaches à lait... 20 00 à 35 00', etc.

Advertisement for 'CHILDREN'S CARMINATIVE CORDIAL'. It lists ailments like 'FOR CHILDREN CUTTING TEETH', 'LOSS OF SLEEP, DYSENTERY', 'RESTLESSNESS', 'CONVULSIONS', 'COLIC & C.' and mentions 'WINGATE'.

A vendre chez les Pharmaciens et DEVINS & BOLTON, Agents. Montréal, 14 Septembre 1876.

EXPOSITION PROVINCIALE POUR 1876.

L'EXPOSITION PROVINCIALE pour 1876, ouverte au monde entier, aura lieu à Montréal, MARDI, MERCREDI, JEUDI et VENDREDI, 12, 13, 14 et 15 SEPTEMBRE, sur le terrain Avenue Mont Royal, près du Mile-End.

Pour la liste des prix et les blancs d'entrée, s'adresser au Secrétaire du Conseil d'Agriculture, No. 63, Rue St. Gabriel, Montréal, ou aux Secrétaires des Sociétés d'Agriculture de Comté, qui en seront amplement pourvus.

Les entrées pour les animaux devront NÉCESSAIREMENT être faites le ou avant SAMEDI, le 26 AOUT, mais pour les produits agricoles, ce temps sera prolongé jusqu'à SAMEDI, le 2 SEPTEMBRE.

N. B. — Aucune entrée ne sera reçue après ces dates. Pour plus amples informations, s'adresser au soussigné. GEORGES LECLÈRE, Secrétaire C. A. P. Q.

AVIS AUX CULTIVATEURS

A. BEAUCHEMIN & CIE. MANUFACTURIERS

Moulins à Battre

Nous avons l'honneur de vous informer qu'ayant acheté de M. Page, manufacturier de Moulins à Battre, qui se retire des affaires, tous ses patrons et modèles, nous profitons de cette occasion pour vous offrir de venir à notre établissement lorsque vous aurez besoin de quelques morceaux pour réparer vos Moulins à Battre, Faucheuses et Râteaux, et de plus que nous avons à notre boutique une grande quantité de Moulins à Battre, Faucheuses, Râteaux, que nous vendons à très-bas prix et à des conditions faciles.

A. BEAUCHEMIN & CIE., MANUFACTURIERS DE MOULINS A BATTRE, 264, Rue St. Joseph, Montréal. 7-30-13-41.

ACADEMIE Commerciale Catholique DE MONTREAL.

AVENUE DU PLATEAU, No. 1077, RUE STE. CATHERINE. La rentrée des Elèves de l'Académie ainsi que celle des Elèves de l'Ecole Polytechnique, aura lieu le Lundi, 4 Septembre prochain.

Pour toutes les conditions et autres informations, s'adresser au Principal, à l'Académie.

7-32-4 U. E. ARCHAMBAULT, Principal

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves.—toutes les Améliorations modernes.—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUS-SIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dissenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang. Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soigneuses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate. — Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Renovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants. — Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate. — Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent tout les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate. — Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Désordres Mentaux, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate. — Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate. — Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poux. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers. — Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton. — La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith. — Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets échantillon sont envoyés, gratuitement, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITÉE.) MONTREAL. 7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DEBARATS.